LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES
PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

VISITE AU PALAIS DE CONSTANTINE

PAR

M. CHARLES FÉRAUD

INTERPRÈTE PRINCIPAL DE L'ARMÉE D'AFRIQUE.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie.
PARIS
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1877

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

VISITE AU PALAIS DE CONSTANTINE,

PAR M. CHARLES FÉRAUD, INTERPRÈTE PRINCIPAL DE L'ARMÉE D'AFRIQUE.

DESSIN INÉDITS.

I
Présentation.

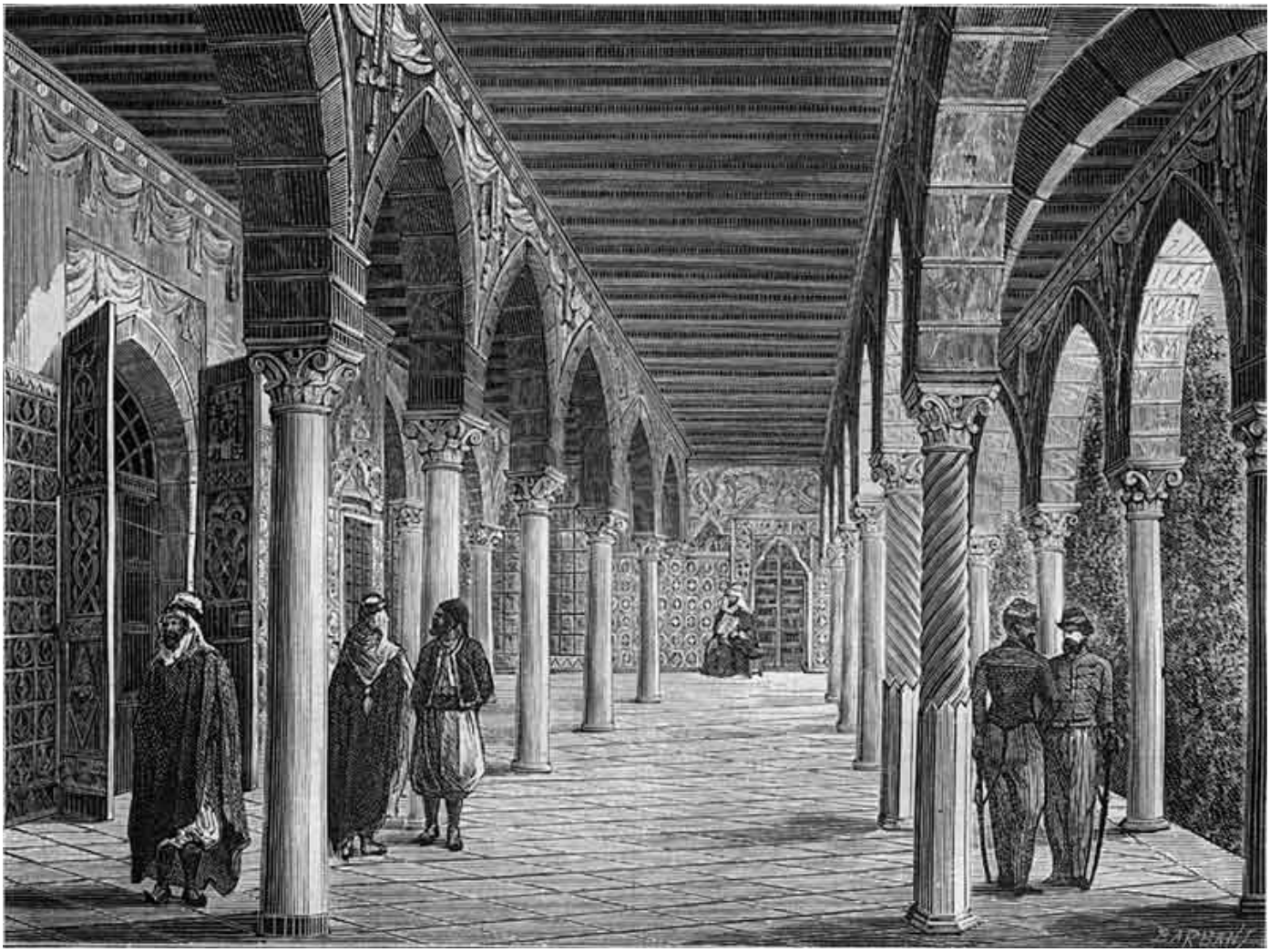
De tous les monuments de l'Algérie, le palais de Constantine est celui qui, offre le plus d'intérêt, sinon sous le rapport de l'antiquité et des souvenirs , du moins au point de vue de l'architecture barbaresque. Ce n'est pas qu'il soit d'un aspect imposant, d'un rare fini de détails et d'une parfaite harmonie dans son ensemble; mais comparé aux autres résidences somptueuses de l'époque turque, il leur est supérieur par ses proportions élégantes et grandioses, et l'on y trouve tout ce que le goût de l'ostentation et le luxe algérien peuvent réunir de plus séduisant. C'est, en un mot, le type le plus complet de l'architecture appliquée à la fois aux nécessités des mœurs et du climat du pays.

La destination que ce palais eut pendant un temps assez court sous les Turcs a changé depuis la conquête française, mais ne s'est pas amoindrie. Si c'est un bey, El hadj Ahmed, qui l'a construit, ce sont les généraux commandant la province de Constantine qui l'habitent, et il reste un emblème du pouvoir aux yeux des populations indigènes.

Souvent les artistes l'ont signalé à l'attention des voyageurs, et on le visite assez fréquemment; cependant il n'a pas eu jusqu'ici les honneurs d'une mise en lumière complète : il n'a été l'objet d'aucune étude un peu étendue.

J'essayerai ici de le décrire, et je ferai connaître son origine et son histoire.

Colonnade du palais de Constantine.



II
Aspect extérieur du palais. – Un coup d'œil sur l'intérieur. Témoignage d'Horace Vernet.

En arrivant aujourd'hui sur la place dite du Palais, on aperçoit une lourde et sévère masse de maçonnerie qui blesse, au premier coup d'œil, le regard le moins exercé. Rien n'annonce que ce soit là un palais. Ces grands murs, en retraite les uns sur les autres, ressemblent plutôt à une froide clôture de monastère ou de prison, qu'à l'enceinte d'un monument princier. Ils rappellent les constructions des temps où chaque homme riche ou puissant, forcé de se garder lui-même, se mettait de son mieux à l'abri des coups de main de la multitude. Leur profil est incorrect, leur ensemble inerte. Ils s'élèvent à quinze mètres environ au-dessus du niveau de la place.

En largeur, la façade n'a pas moins de quatre-vingt-un mètres de développement.

Une toiture grisâtre, en tuiles creuses, hérissée de grotesques tuyaux de cheminées modernes, complète cet aspect singulièrement triste.

Toute la décoration extérieure se réduit à quelques fenêtres également modernes, irrégulièrement percées çà et là ; en réalité elle ne présente pas plus d'intérêt que la façade de la plus médiocre maison de la ville, et n'est guère propre à faire soupçonner qu'on est devant un palais.

Mais on ne doit pas s'arrêter devant ce masque froid et presque lugubre; il faut franchir le seuil du palais et pénétrer à l'intérieur. Le contraste est alors frappant, et l'on oublie aussitôt ce que le dehors a de rude et de disgracieux.

On se trouve alors en présence d'un tableau original et élégant. Le visiteur est tout d'abord agréablement saisi : attiré de tous côtés à la fois, il sent qu'il aura besoin de quelque temps pour bien voir. Ses yeux s'égarent dans cet ensemble tout inondé d'air et de lumière ; et l'impression que produisent sur lui ces nombreuses arcades aux colonnades légères et bien détachées est telle, qu'il est difficile d'en donner une idée suffisante même avec le secours de la gravure.

Ce qui contribue surtout à donner beaucoup de charme à cet intérieur, ce sont ses jardins avec leurs grands arbres, dont les rameaux, dépassant le faîte des toitures latérales, couronnent le tout d'une voûte de feuillage et le remplissent de fraîcheur. Dans une ville comme Constantine, où l'ombre et la végétation sont rares, ces agréables ombrages sont véritablement inappréciables.

Pour jouir du palais dans toute sa beauté, il faudrait pouvoir le parcourir une nuit de fête, alors que les galeries sont éclairées par la lueur adoucie d'une infinité de lanternes vénitiennes et les parterres par une constellation de verres de couleur, dont l'éclat se joue heureusement sur les surfaces miroitantes du marbre. On a sous les yeux un spectacle féerique, et l'on songe involontairement à ces palais enchantés

dans lesquels nous transportent les contes orientaux. Les rayons de lumière projetés çà et là à travers les colonnades, produisent des oppositions et des fantaisies d'ombre et de clarté qui prêtent merveilleusement à l'illusion.

A coup sûr, nul de ceux qui, à certaines époques, ont assisté aux fêtes données par les généraux commandant la province de Constantine n'en ont oublié le prestige. Horace Vernet qui visita le palais, alors qu'il brillait de toute sa fraîcheur, l'a beaucoup admiré:

« Figurez-vous, dit-il, une délicieuse décoration d'opéra, tout de marbre blanc et de peintures aux couleurs les plus vives d'un goût charmant, des eaux coulant de fontaines ombragées d'orangers, de myrtes, etc., enfin un rêve des Mille et une nuits. »

Mais avant de décrire ce curieux monument avec plus de détails, il convient de rapporter les faits qui se rattachent à son origine et de raconter la manière dont il fut élevé. Je n'aurai du reste qu'à transcrire en quelque sorte les notes que j'ai prises sur place dans le palais même, en faisant appel à la mémoire des habitants et des ouvriers qui ont travaillé à sa construction. J'ai interrogé aussi des personnes qui, dans une position plus ou moins élevée, faisaient partie de l'entourage du bey, même des femmes ayant vécu dans son sérail. Qui saurait, en effet, mieux connaître l'histoire du palais que ceux qui l'habitaient jadis ? Grâce à ces divers témoignages j'ai pu apprendre quelques scènes d'intérieur étranges et faire revivre la figure d'El Hadj Ahmed bey, l'une des plus caractéristiques, et, il faut bien le dire dès à présent, l'une des plus odieuses de la période turque qui a immédiatement précédé l'occupation française.

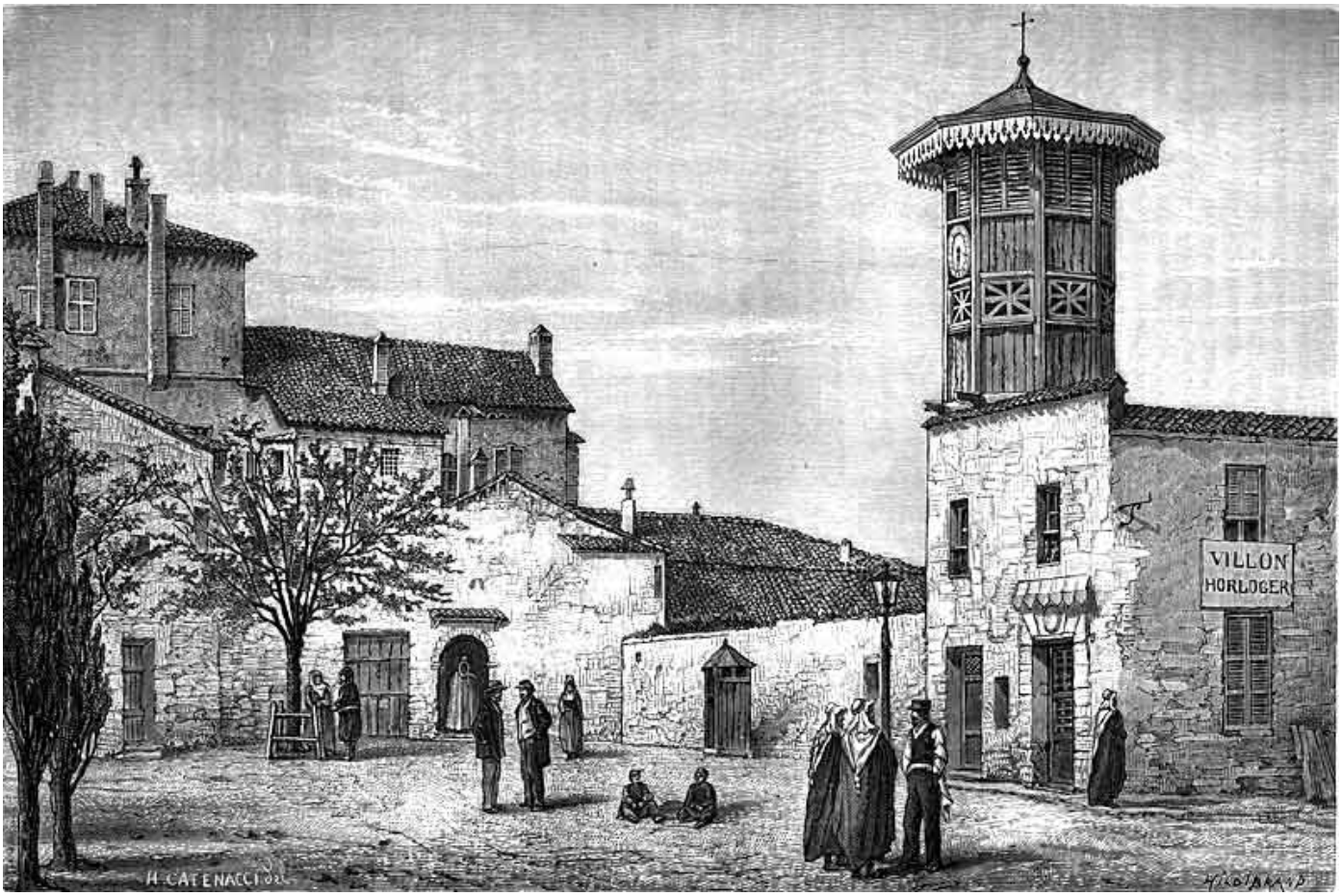
III
Histoire de la construction du palais. – Expropriations forcées. – Spoliations. – Les fournisseurs. – Les artistes. – Les ouvriers.

Sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui le palais existait, il y a une quarantaine d'années, un amas de maisons particulières accolées les unes aux autres, dans lesquelles on pénétrait par quelques ruelles étroites et tortueuses.

La famille d'El Hadj Ahmed possédait dans ce quartier deux maisons contiguës: l'une d'elles est maintenant l'hôtel de la subdivision, l'autre est affectée au bureau topographique militaire. C'est dans la première, dite *Dar oum-en-Noun,* qu'est né le dernier bey de Constantine[1].

1. Vers 1787. Sa famille était l'une des plus notables de Constantine. Il avait été khalife sous le bey Braham el-Rabbi. Dans cette haute fonction, il était tout-puissant. Mais des rivalités jalouses ayant excité contre lui les soupçons du bey, il fut obligé de s'enfuir de Constantine pendant une nuit, en se laissant glisser le long des pentes escarpées qui se trouvent derrière le quartier du Tabia. Il se réfugia à Alger, où il sut se concilier l'affection du pacha, qui le nomma bey de Constantine au mois d'août 1826, en remplacement du bey Manamanni.

Façade du palais de Constantine. Dessin de H. Catenacci.



La porte principale de ce domaine patrimonial était située dans une impasse dont le fond, debout encore aujourd'hui, forme comme un vestibule devant l'hôtel de la subdivision.

Après quelques zigzags, cette impasse débouchait à peu près à hauteur de l'escalier qui descend maintenant devant l'église, où se trouvait alors une des principales rues de la ville. Elle était fermée à sa sortie par une porte garnie d'épaisses plaques de fer et s'appelait Derb el Hadj Ahmed ou *passage d'El Hajd Ahmed,* nom qui a servi plus tard et par extension à désigner le palais lui-même[1]. Une autre petite porte ouvrait du côté du nord, dans la ruelle où se trouve aujourd'hui la caserne de gendarmerie.

Vis-à-vis des deux maisons d'El Hadj Ahmed, se trouvait alors un vieux bâtiment dit Dar el Bechmat ou Dar el Mouna, ayant autrefois servi, comme son nom arabe l'indique, à emmagasiner les approvisionnements destinés aux janissaires de la garnison. Cette masure, utilisée ensuite comme écurie, fut enfin abandonnée à la destruction. Puis l'apathie, l'incurie de l'autorité locale, la négligence traditionnelle des habitants laissèrent s'y former un cloaque dont les émanations nauséabondes infectaient le quartier.

Tant qu'il exerça seulement. les fonctions de kaïd el Aouasi, El hadj Ahmed mena une vie très active au milieu des tribus dont l'administration lui était confiée. Nommé calife ou lieutenant du bey en 1818 et obligé de fixer alors sa résidence à Constantine, il jugea nécessaire de déblayer et d'assainir les abords de son habitation. Il demanda et obtint facilement la propriété de la ruine de Dar el Bechmat, pour laquelle il donna en échange une petite maison qu'il possédait dans un autre quartier de la ville. La masure et les décombres qui touchaient à sa demeure furent. rasés. Sur leur emplacement, qu'il entoura de hautes et discrètes murailles, il planta des orangers apportés de Mila, et créa le jardin qu'on voit actuellement à gauche en entrant dans le palais.

Nommé bey de Constantine en 1826, il s'installa à Dar el Bey, vaste bâtiment affecté depuis longtemps à la résidence officielle des gouverneurs de la province de l'Est.

La majeure partie de sa famille et surtout sa mère, El Hadja Rekia, continuèrent à habiter la maison de Oum-en-Noun.

Pendant son pèlerinage à la Mecque et son séjour en Égypte, il avait pu juger de l'effet séduisant des palais orientaux. Son prédécesseur Salah bey avait, du reste, introduit déjà le luxe de ce genre d'habitations à Constantine : plusieurs monuments d'utilité publique et différents embellissements y avaient été l'œuvre de sa munificence éclairée.

El Hadj Ahmed, à son tour, ne voulut rien épargner pour se construire un logis dont la splendeur fût à la hauteur de son orgueil. De gré ou de force, il com-

---

1. Le mot arabe Derb signifie porte, passage, défilé. On l'emploie, en Algérie, pour désigner une rue fermée par une porte.

Passage conduisant à Dar oum-en-Noum

mença par se faire céder, à l'aide de ventes ou par voie d'échanges, plusieurs maisons voisines de Dar-oum-en-Noun, afin de donner plus d'étendue à son futur palais.

L'exemple suivant donne une idée des expédients odieux qu'il employa. Une vieille femme, née dans la maison qu'elle habitait et qui tenait à y finir ses jours, ne voulut s'en défaire à aucun prix. En présence de cette obstination, le bey la fit enfermer chez lui, dans une étroite prison et la priva progressivement d'air et de lumière. Elle résista quelque temps, mais il fallut bien qu'elle cédât à la violence ; un taleb complaisant rédigea une déclaration par laquelle la cession de l'immeuble convoité était consentie, La pauvre vieille femme, exténuée par les privations de tout genre qu'elle avait souffertes, n'obtint sa liberté qu'en promettant de ne plus remettre jamais les pieds à Constantine. Elle fut conduite en Kabylie où elle ne tarda pas à mourir de misère.

Dès que la construction de l'édifice fut définitivement résolue, le bey envoya en Italie un Génois, du nom de Schiaffino, qui faisait à Bône un grand commerce d'exportation de grains, et il le chargea d'y acheter des marbres et tout ce qui pourrait être nécessaire à la décoration d'une maison fastueuse.

Lorsque tous ces objets eurent été débarqués à Bône, le bey mit à la disposition de Schiaffino les hommes et les mulets nécessaires pour leur transport.

Les colonnes et autres pièces de marbre étaient soigneusement emballées dans des caisses, auxquelles on adapta de longues perches formant comme une sorte de brancard que portaient des mulets. La crainte de mécontenter le bey était telle que des populations entières accompagnèrent au loin ce convoi, aplanissant les passages difficiles, soutenant les charges pour éviter les cahots, et maintenant la marche des mulets à une allure régulière. Chose remarquable, malgré la maladresse habituelle des indigènes, leur manque d'ensemble dans les moindres opérations, tous les matériaux parvinrent intacts à Constantine. Or il n'y avait à cette époque aucune route tracée entre Bône et cette ville, et les indigènes n'avaient d'autres moyens de transport que le dos des mulets ou des chameaux ; on doit juger par là de la difficulté que présentait une semblable opération à travers un pays souvent montueux et d'une quarantaine de lieues de parcours. Il est vrai que de nombreux cavaliers surveillaient le convoi cheminant à petites journées, et que la moindre négligence de la part des muletiers était punie de coups de bâton, avec la perspective d'encourir, en arrivant, une punition beaucoup plus sévère.

Schiaffino demanda des grains en payement de ses fournitures; il eut le bonheur que ces grains, bien ou mal acquis, lui furent livrés et embarqués à Bône pour Livourne. A Constantine, les ouvriers indigènes mirent immédiatement la main à

l'oeuvre, et déjà le péristyle qui entoure le jardin des Orangers était presque achevé, quand le bey apprit que les habitants, en tête desquels se trouvaient les propriétaires expropriés, avaient adressé une plainte au pacha d'Alger.

Ses envahissements au détriment de ses voisins, les dures corvées exigées pour le transport des matériaux, l'énorme quantité de grains livrés à Schiaffino, en partie aux frais des habitants, pour payer ses fournitures, avaient justement ému le peuple et soulevé dans les esprits une excitation qui se manifestait par une protestation d'une énergie peu ordinaire et, à coup sûr, fort imprudente.

Hussein pacha adressa un blâme sévère au bey de Constantine; il lui annonça sa volonté de prévenir désormais de pareils attentats. El hadj Ahmed répondit mensongèrement qu'il avait indemnisé les propriétaires dépossédés, en leur donnant de l'argent et même d'autres immeubles en échange; et il ajouta avec hypocrisie que, par soumission, il aurait égard à leurs plaintes, quoique mal fondées, et qu'il leur restituerait leurs biens. Le pacha accueillit cette justification, et la construction du palais projeté fut suspendue.

Mais on peut bien penser que El hadj Ahmed, dont le caractère altier n'entendait souffrir dans sa province d'autre volonté que la sienne, conçut le plus vif ressentiment contre les plaignants et les poursuivit de sa haine. Il n'ajourna son projet que pour peu de temps, très résolu à prendre sa revanche et à faire un jour payer chèrement cette insulte publique faite à son amour-propre.

Après la prise d'Alger en 1830, El hadj Ahmed, devenu maître absolu de Constantine et se croyant bien à l'abri d'une invasion française, prit le titre de pacha. Animé plus que jamais de la passion de manifester son pouvoir par la magnificence de sa demeure, et usant à son gré d'une, autorité sans contrôle et sans limites, il ne recula devant aucune considération pour réparer rapidement le temps perdu et poursuivre avec une nouvelle ardeur l'exécution de ses desseins.

« Vous n'avez pas accepté les offres que je vous avais faites pour vous indemniser, dit-il à ses voisins; vous avez même eu la hardiesse de réclamer auprès du pacha; aujourd'hui, il n'y a plus d'autre pacha que moi, je suis le maître absolu et je prends vos maisons malgré vous !»

La lutte était impossible. Les propriétaires n'avaient qu'à baisser la tête: tout autour du palais projeté il fallut déguerpir sans délai devant le caprice du despote. Immédiatement El hadj Ahmed rassembla des ouvriers et, sans le moindre scrupule de conscience, fit démolir toutes les maisons qui avoisinaient son jardin, tant celles qui étaient propriétés particulières que celles des mosquées constituées habous, c'est-à-dire «bien religieux». Il s'empara de cette manière de vingt-huit maisons, de quatre boutiques et d'un atelier de tisserand.

Quand il eut fait place nette, les travaux commencèrent, et ce palais dont la construction, dans les circonstances ordinaires, eût certainement demandé les efforts de plusieurs générations, s'éleva comme par enchantement et se forma de toutes

pièces, à l'aide de corvées.

Les architectes du pays, qui n'avaient point perdu tout souvenir des traditions anciennes, déployèrent dans les plans et les détails de l'oeuvre toutes les richesses de leur imagination. Le kaïd ed-dar ou grand majordome, chargé spécialement de faire exécuter le, conceptions de son maître, avait recruté tous ceux d'entre les ouvriers qui, à Constantine ou dans le reste de la province, jouissaient d'une certaine réputation d'habileté. Un maçon de la ville ainsi qu'un Kabyle qui pendant longtemps avaient exercé. leur profession à Alexandrie et à Tunis, eurent la haute direction des travaux de leur art; les peintres, les menuisiers, les charpentiers et autres étaient également des ouvriers indigènes. On fit seulement venir de Tunis quelques juifs qui se chargèrent de placer les carreaux de vitre, les glaces et la plupart des ouvrages de ferblanterie. Il est donc inexact que le palais ait été construit par des ouvriers italiens, ainsi que l'ont écrit quelques voyageurs.

Les plâtriers, chaufourniers et briquetiers des environs furent également mis à contribution. Les jardiniers du Hamma durent fournir les roseaux nécessaires pour recouvrir les toitures. Quant aux planches et aux poutres, on les fit apporter des forêts de la Kabylie orientale et de celles qui existent aux environs de Batna. On mit pour cela en réquisition toutes les bêtes de transport que l'on put trouver.

Schiaffino expédia une seconde fois des marbres, des faïences vernies, des carreaux de vitre et des couleurs achetés à Livourne et à Tunis; mais on ne tarda pas à s'apercevoir que, malgré ces envois successifs, les matériaux dont on disposait seraient insuffisants, car on n'avait pas calculé d'avance le développement définitif qui serait donné aux constructions.

Pour s'en procurer de nouveaux, le bey employa un moyen expéditif et surtout très économique. Quel besoin avait il de faire venir ce dont il avait besoin, de si loin, et à si grands frais? Ne savait-il pas qu'il pouvait disposer non seulement des biens, mais de la vie même de ses sujets? Ses satellites, hommes généralement peu scrupuleux, se chargèrent d'ailleurs de le lui rappeler.

Tout ce que les principales maisons de Constantine possédaient de remarquable en marbres, colonnes, faïences, portes et fenêtres, fut extorqué dès lors pour la décoration du palais; on fit du neuf avec du vieux, et l'on parvint ainsi, sans bourse délier, avec beaucoup de profusion unie à quelque peu de confusion, à un luxe surpassant tout ce qu'on avait vu jusqu'alors à Constantine.

Afin de capter la faveur du maître, quelques individus que l'opinion publique a voués depuis à la réprobation, se constituèrent les exécuteurs passionnés de sa rapacité. Jetant journellement un nouvel aliment à l'avidité du bey, ils lui dénonçaient les lieux où existaient des objets rares ou précieux. Ce fut un pillage, un brigandage en grand, et la ruine de plusieurs des plus belles maisons de la ville. Dans l'empressement qu'on y mettait, on ne se croyait obligé à aucune précaution. Le chef des maçons

fut écrasé à la Kasba par une galerie qui s'écroula sur lui au moment où il détachait maladroitement les colonnes servant de support. La maison de campagne de Salah bey, située sur les bords de Roumel, plus maltraitée qu'aucune autre, fut dépouillée de la plupart des marbres, des briques émaillées et des objets de luxe qui faisaient son ornement. De ces provenances multiples provient le disparate que l'on remarque dans les décorations du palais.

Les juifs de la ville reçurent l'ordre de fournir gratuitement, et dans un délai très court, les nouvelles couleurs et les carreaux de vitre dont on avait encore besoin; ils durent se cotiser pour ne pas s'exposer à une charge plus lourde.

Le bey, semblable à ces antiquaires passionnés qui ramassent, entassent et collectionnent tout ce qui leur plaît, stimulait souvent par sa présence le zèle des ouvriers. Ses exigences croissaient sans cesse; il trouvait à chaque instant que son palais était trop étroit, et, sans le moindre scrupule, faisait abattre d'autres murs mitoyens, pour faire place à de nouveaux corps de logis.

On ne sait où il se serait arrêté, si les bruits de la première expédition française contre Constantine ne l'eussent forcé de s'occuper de questions plus graves, et de songer à se défendre plutôt qu'à satisfaire sa manie de bâtir.

Les habitants indigènes disent naïvement que si son règne se fût prolongé quel-

El Hadj Ahmed, ancien bey et pacha de Constantine.

ques années de plus, il aurait, dans son enivrement de despotisme, envahi la moitié de la ville pour agrandir son palais, et dépouillé l'autre moitié de tout ce qui aurait pu assouvir ses caprices. En présence de la rapacité de ce tyran, il est, en effet, difficile de déterminer quelle est l'étendue qu'il aurait fini par donner à son palais.

Il faut cependant reconnaître que quelques personnes privilégiées en petit nombre reçurent en argent la valeur de leurs maisons, ou bien, par échange, des immeubles qu'El hadj Ahmed avait fait. mettre sous séquestre depuis qu'il portait le titre de pacha.

Plusieurs familles importantes du pays, mises dans la nécessité de s'expatrier pour s'affranchir de la tyrannie d'El hadj Ahmed, se réfugièrent à Alger, sous notre drapeau. A leur égard, le despote n'eut qu'à recourir à la confiscation. J'ai vu quelques pièces authentiques constatant ce fait, et j'ai transcrit et traduit notamment un passage conçu en ces termes

«Un tel étant allé habiter parmi les Français, nos ennemis, que Dieu maudisse et extermine ! ses propriétés ont été confisquées, et nous donnons tel de ses immeubles à tel autre individu, afin de l'indemniser de la maison que nous lui avons prise pour l'agrandissement de notre palais.»

IV

Distribution générale du palais. - Matériaux de la construction. – Les portiques. – Les colonnades. – Les chapiteaux. – Les dalles. – Les faïences. – Peintures décoratives. – L'inauguration.

Le périmètre du palais a la forme d'un carré long, dont un des grands côtés fait face à la place actuelle, et l'autre à la rue Desmoyen. Sa superficie est de cinq mille six cent neuf mètres carrés. Ayant été édifié sur un terrain très incliné, on a dû le niveler, en bâtissant, à sa partie la plus basse, de solides constructions, qui servent à la fois de caves ou d'écuries et de mur de soutènement contre la poussée des terres supérieures (façade de la rue Caraman).

Le palais se compose de trois corps de logis principaux, à un étage, séparés par deux jardins comprenant l'espace réservé à l'ancien harem du bey.

Des murs élevés cachaient aux regards indiscrets cette retraite mystérieuse et solitaire, dont toutes les ouvertures étaient bardées de fer ou de grillages très épais. Les appartements, distribués autour des galeries, prenaient jour sur les cours et les jardins; les fenêtres, ouvrant au dehors, étaient petites et peu nombreuses; elles avaient l'aspect de créneaux; on a dû les agrandir depuis, pour avoir plus d'air et de clarté.

L'ordonnance architectonique du rez-de-chaussée se reproduit à peu près exactement au premier étage. Sauf quelques remaniements de détail, l'intérieur est encore aujourd'hui tel qu'il était quand le bey l'habitait; aussi est-il difficile de se diriger

Galerie inférieure du palais, autour des jardins.

dans ce labyrinthe d'appartements, de cours, de galeries et de jardins, lorsqu'on le visite pour la première fois.

Les dépendances qui entourent le quadrilatère ont été ajoutées selon les besoins successifs.

L'aspect même du monument révèle son histoire; on voit au premier coup d'oeil qu'il n'a pas été exécuté d'un seul jet, d'après un plan arrêté d'avance et coordonnant le tout. Si l'on regarde attentivement les murs, on reconnaît facilement les différentes reprises de travaux, les soudures qu'elles nécessitèrent, et la provenance diverse des matériaux employés. Chaque chef ouvrier exécuta séparément, et selon son inspiration, la partie de bâtiment dont on lui avait indiqué les dispositions générales, puis on joignit le tout plus ou moins heureusement. Mais si ces combinaisons ne sont pas irréprochables au point de vue du goût et de l'harmonie, on ne peut refuser d'y reconnaître un certain caractère dû à ces discordances mêmes et qui constitue son originalité.

L'appareil de toutes ces constructions est, à la base, en pierres de taille provenant des ruines romaines, puis en maçonnerie entremêlée d'assises en briques, revêtues d'un enduit de chaux et sable. Les voussures des arcades des galeries sont également en briques.

Entre les deux principaux jardins il existe un pavillon que les indigènes nomment le Kiosque (actuellement le cabinet du général). Il se relie au reste de l'habitation par une triple rangée de colonnades. On reconnaît là surtout qu'il ne faut pas demander aux indigènes l'exactitude des proportions; non seulement les arcades qui surmontent les colonnades n'ont pas toutes le même développement, mais les piliers eux-mêmes ne sont point parallèles, et ne correspondent pas les uns avec les autres; ce qui rappelle que les architectes ont cherché à utiliser, en les raccordant, des piliers qui existaient déjà.

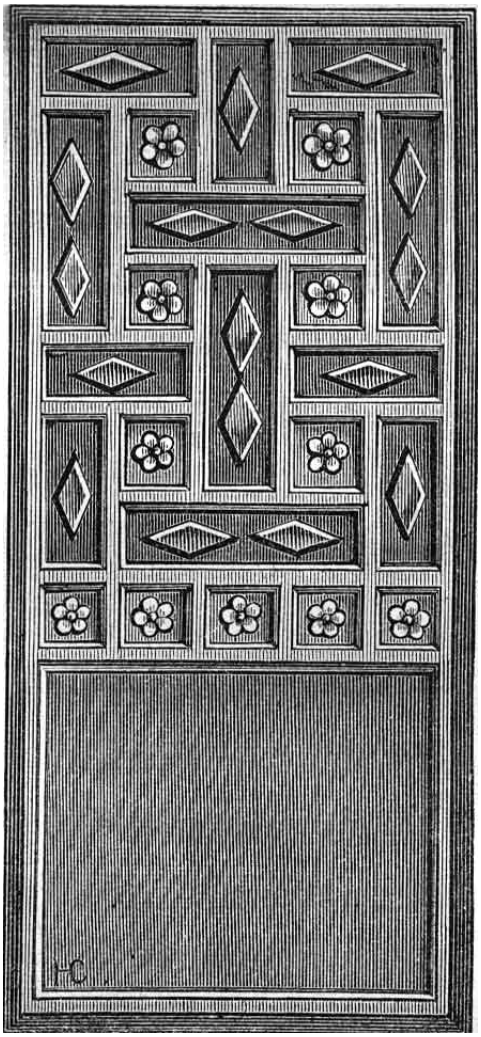
Les jardins que sépare le Kiosque sont carrés et entourés d'une ceinture de portiques ayant la disposition d'un cloître. Ces portiques sont découpés avec une hardiesse et une légèreté merveilleuses; de gros pans de murs portent sur le vide, bravant toutes les règles de la statique; aussi ne comprend-on pas comment de si frêles appuis peuvent soutenir les galeries de l'étage supérieur. Il est vrai qu'à chaque angle des carrés on a élevé de solides piliers en maçonnerie, contre lesquels viennent s'arc-bouter les colonnades.

Comme dans la plupart des maisons mauresques, des tirants en bois sont horizontalement scellés entre chaque arcade, pour servir de lien aux deux retombées de l'arceau, ou pour supporter des rideaux destinés à amortir l'éclat du jour.

Les arcades sont généralement ogivales et portent sur des colonnes monolithes en marbre blanc de grandeur inégale et d'une grande variété de formes. Les unes sont sveltes et élégantes, les autres trapues et massives; on en rencontre de carrées, de rondes, de torses et d'octogones; leur diamètre varie de quinze à vingt-cinq centimètres, et leur hauteur est rarement de plus de deux mètres cinquante. Réparties un peu

partout, elles sont au nombre de deux cent soixante-six.

Les chapiteaux présentent un amalgame des styles les plus disparates et les plus incohérents. Quelques-uns, à feuillages et à grappes de fruits entre les tailloirs, rappellent par leur galbe le chapiteau corinthien. D'autres appartiennent à l'ordre toscan ou gréco byzantin. Beaucoup sont médiocrement sculptés ou à peine ébauchés; on a même utilisé de simples cônes tronqués, seulement dégrossis, et n'ayant qu'un croissant en saillie pour ornement.



Pour éviter l'humidité, on a élevé les galeries circulaires à plus d'un mètre au-dessus du niveau des jardins. Le sol même de toutes ces galeries est recouvert d'un dallage en marbre blanc.

Les murailles latérales sont garnies, jusqu'à Hauteur d'homme, d'un revêtement en faïences vernies « *zelaidj* » de différentes couleurs et de toutes provenances, dont l'ajustement forme des dessins de fleurs s'entrelaçant ou des mosaïques d'un très bel effet.

Un amateur exercé trouverait là sans doute des échantillons fort curieux de carreaux émaillés de fabrique ancienne, et pourrait y faire d'intéressantes études sur l'art céramique.

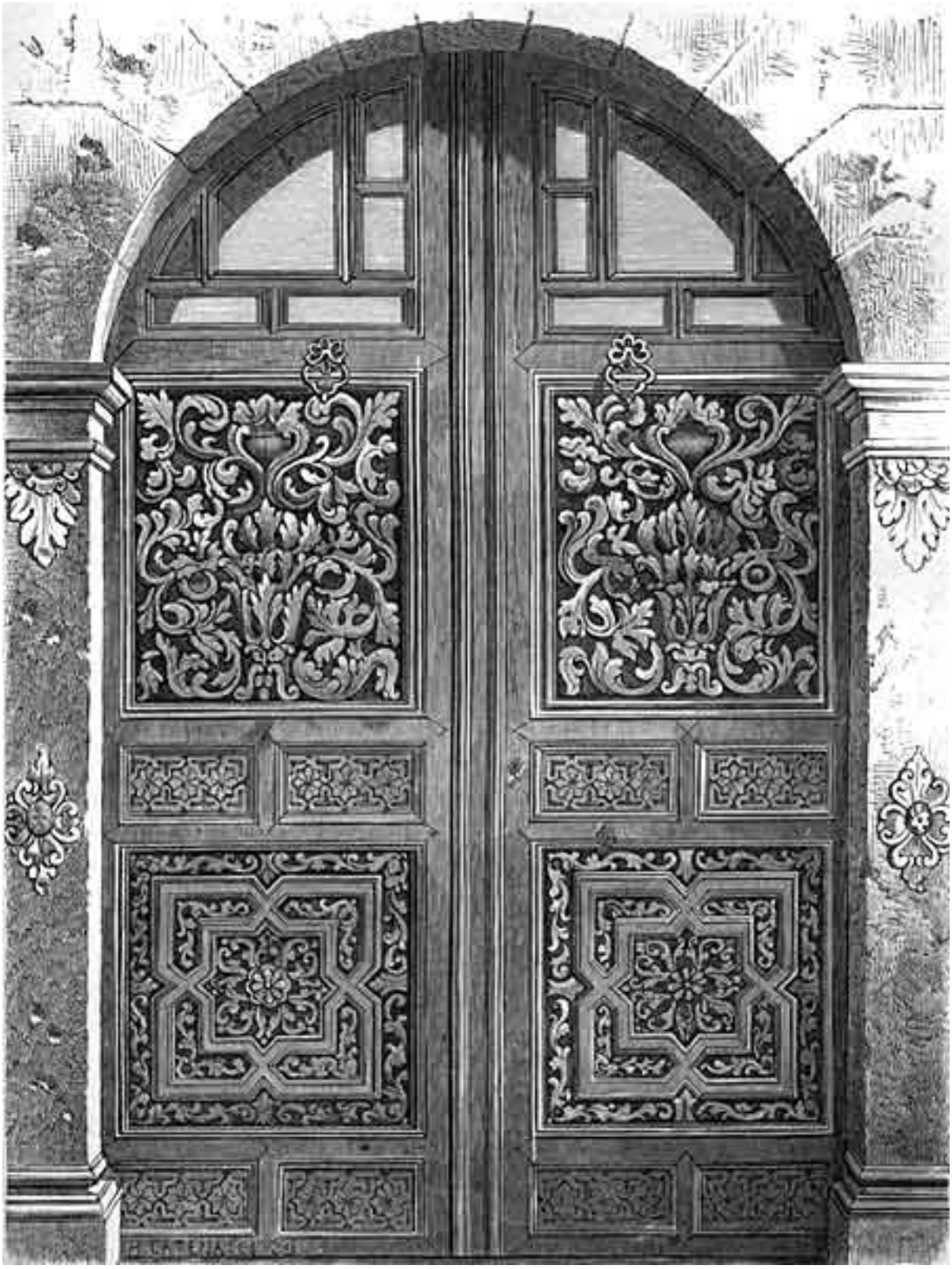
Les dalles en marbre du sol et les faïences du pourtour s'agencent parfaitement et contribuent à entretenir une fraîcheur agréable. On voit que cette condition de température, si appréciée en Algérie à l'époque des grandes chaleurs, avait été l'objet d'un soin particulier.

Au-dessus des faïences, et pour leur servir de bordure, règne un cordon en plâtre, qui se développe en ruban et court dans tous les sens, dessinant en relief les contours des fenêtres et quelquefois même des portes.

Entre cette sorte de corniche et le haut du mur touchant le plafond, l'oeil est attiré par des peintures à grands ramages, de fleurs et de fruits entremêlés, aux couleurs éclatantes et variées. De distance en distance, on voit une série de tableaux d'une originalité toute particulière, qui ont pour sujet des vues grotesques de villes, de forteresses et de vaisseaux.

L'encadrement contre les ais du plafond est représenté par l'image de draperies zébrées de bleu, de rouge et de jaune, que retiennent des cordons à gros glands. L'artiste semble avoir voulu imiter un rideau, soulevé avec intention pour laisser jouir les spectateurs de la vue de toutes ces merveilles de peinture. Mais ces fresques, hâtons

Porte d’une chambre du palais.



nous de le dire, ne peuvent être regardées qu'à distance: d'une exécution qui témoigne de l'extrême imperfection de l'art chez les indigènes, elles sont fortement empreintes d'un caractère barbare. Elles rappellent les essais des enfants; même rudesse, même oubli des proportions et de perspective. Et toutefois, quelles que soient leur bizarrerie et leur médiocrité, on ne peut disconvenir que l'effet général n'en soit agréable à l'oeil. La première impression d'Horace Vernet en est une preuve.

Malheureusement, ces peintures algériennes commencent à être envahies par l'humidité et à s'écailler pendant les chaleurs estivales.

Après six années de travaux consécutifs, c'est-à-dire vers 1835, tous les bâtiments qui composent aujourd'hui le palais proprement dit, étaient à peu près achevés. El hadj Ahmed, fier de son oeuvre, voulut la faire admirer à ses sujets et jouir de leur surprise. Après avoir relégué les femmes dans les appartements les plus reculés, on ouvrit les portes du palais.

Toutes les galeries étaient splendidement illuminées; on s'y promenait librement, on s'y reposait sur des tapis; du café, des gâteaux et des sorbets étaient distribués à tout venant; des musiciens placés par groupes dans les cours et les jardins faisaient entendre alternativement leurs symphonies.

Cette fête présidée par le bey et par les hauts dignitaires de son gouvernement dura trois jours et trois nuits, mais ce fat la seule fois que des étrangers mirent le pied dans le harem et furent admis sans distinction à le visiter.

Après la prise de la ville, en 1837, les Constantinois professaient encore pour ce lieu un respect, mêlé de ressentiment et de crainte, qui allait jusqu'à la superstition. «Les personnages les plus influents, dit le docteur Baudens, s'efforçaient de nous faire partager ce culte bizarre. Ils nous détournaient de pénétrer dans le palais, persuadés que la colère céleste ne tarderait pas à en châtier les profanateurs.»

V

L'entrée. – Les cours. – Le pavillon du général. – Logement des généraux inspecteurs. – Les sculptures. – Les portes. – Les serrures du harem. – Le kiosque du bey. – Une dédicace. – L'ancien ameublement. – La chambre du cafetier. – L'éclairage des galeries. – Logements des femmes du harem et des servantes, aujourd'hui salle des Conférences.

Passant de l'ensemble aux détails, nous allons maintenant parcourir l'édifice et essayer de décrire tout ce qui mérite d'être signalé, sans omettre de raconter les scènes trop dramatiques dont chaque partie que nousvisiterons aura été le théâtre; on verra que ce palais est peuplé de souvenirs d'une époque relativement toute récente, mais qui n'en sont pas moins caractéristiques. Aux renseignements que j'ai pris moi-même sur place, en interrogeant des personnes

initiées aux mystères du harem d'El hadj Ahmed, je joindrai plusieurs anecdotes que j'ai trouvées dans une ancienne notice du docteur Baudens, médecin en chef de l'armée expéditionnaire en 1837, et aussi dans divers articles de M. Félix Mornand, qui les tenait lui-même d'Aïcha, favorite du bey.

Les démolitions exécutées depuis une vingtaine d'années pour l'agrandissement de la place ont fait perdre au palais une grande partie de ses dépendances. Au moment de notre arrivée à Constantine, plusieurs corps de logis masquaient presque entièrement la façade actuelle et atténuaient un peu sa lourdeur et la froideur de son aspect.

La porte d'entrée principale du Derb se trouvait alors, ainsi que je l'ai déjà dit, à hauteur de l'escalier qui aboutit actuellement de la place à l'église. Après avoir franchi cette porte, on pénétrait dans une ruelle mal pavée et encadrée par plusieurs maisons de médiocre tenue servant au logement des mameluks préposés à la garde du bey, des nègres ses esclaves et d'une foule d'autres serviteurs des deux sexes, dont le kaïd Briba, sorte d'huissier ou de majordome, avait la haute surveillance.

On ne doit pas oublier que la vie des beys était troublée par des alarmes perpétuelles. Ils n'avaient de valeur politique et de sécurité personnelle qu'autant qu'ils étaient entourés d'un personnel de gardes et de serviteurs suffisamment nombreux pour les rendre redoutables.

Un couloir à droite conduisait à la *Mahakma*, salle d'audience où le bey recevait les dignitaires et les plaignants.

A gauche, la ruelle tournait à angle droit et aboutissait à Dar ou-men-Noun, dans laquelle habitaient la mère et les quatre femmes légitimes du bey.

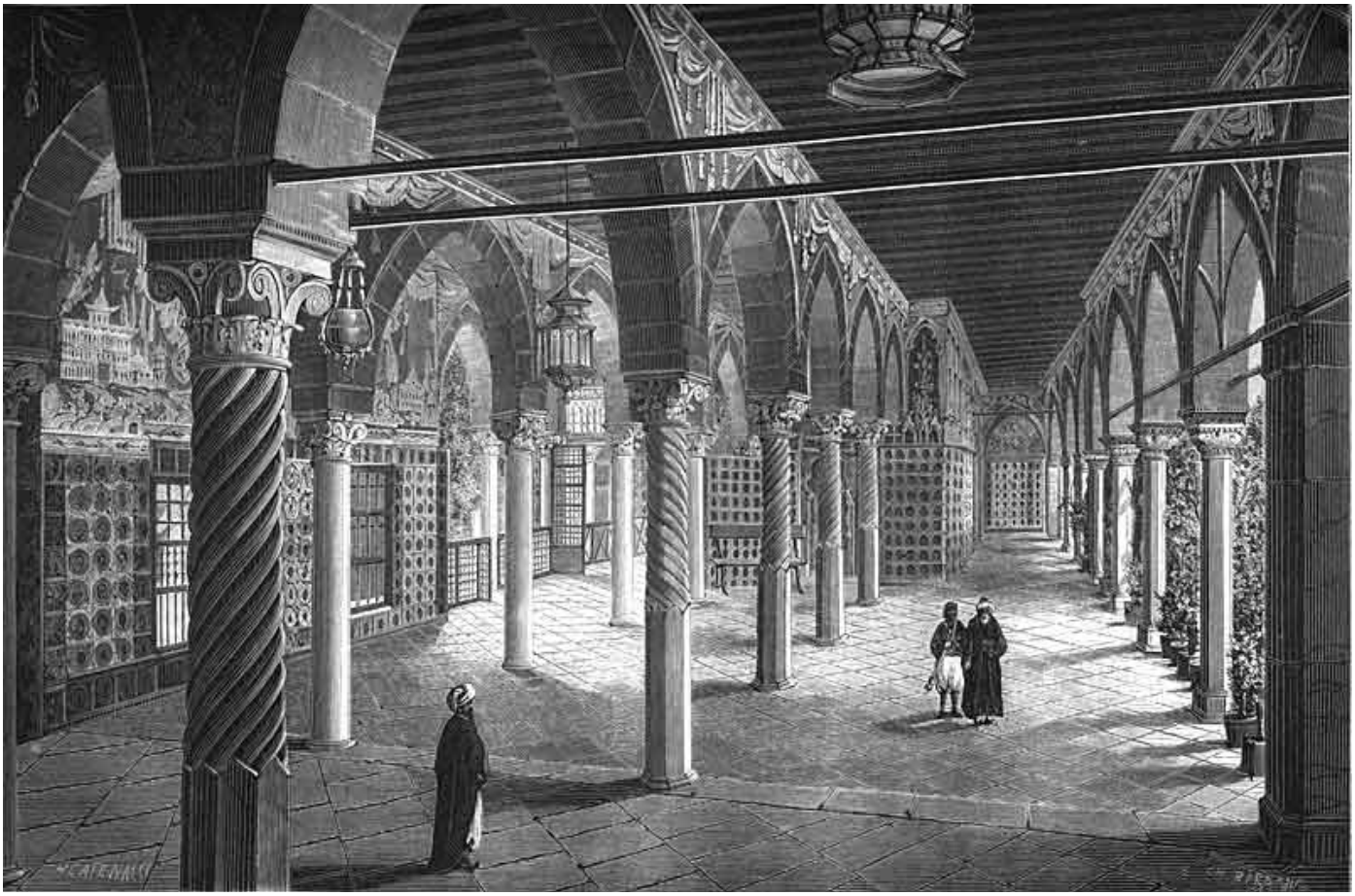
En face du point où les deux passages dont je viens de parler se bifurquaient, existait la porte qui encore aujourd'hui donne accès au palais. C'était l'entrée du harem. Cette porte n'a rien de monumental; elle est encadrée d'un chambranle et d'une corniche cintrée en marbre, que surmonte un fronton à écusson dans le genre italien, sans nulle inscription. Elle donne entrée dans un vestibule qui luimême a deux portes à peu près parallèles, ouvrant dans les cours intérieures.

La première cour dans laquelle on entre après avoir traversé ce vestibule se lie de trois côtés différents aux autres cours, par la suppression, dans la longueur des lignes communes, des murs de séparation qui sont remplacés par des colonnades. D'un point de vue central et par les échappées, qui sont ménagées d'une cour à l'autre, l'oeil peut, suivant différentes directions, rencontrer dans un même plan trois ou quatre colonnades de file.

Les trois cours principales portent aujourd'hui des noms qui indiquent leur destination : cour du logement des généraux commandant la province, cour des bureaux de l'état-major, et cour de la direction du génie.

Ces différentes désignations peuvent servir à qui veut se diriger au milieu de ce

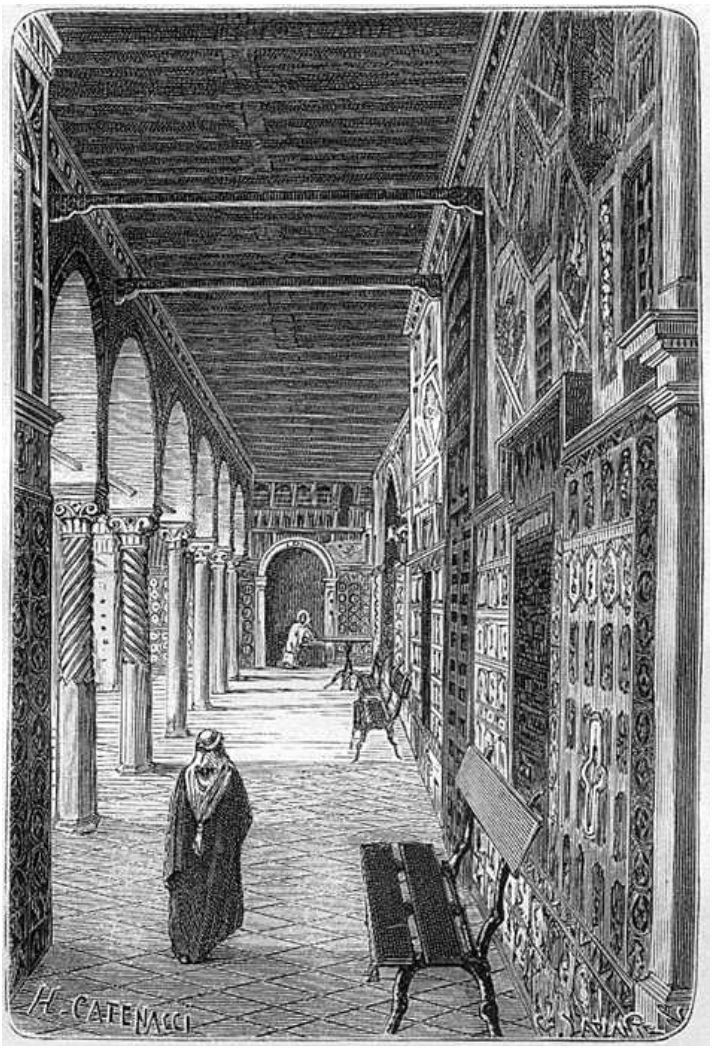
Galerie devant le kiosque ou logement du bey El Hadj Ahmed.



dédale de constructions et de cette forêt de colonnades.

Le pavillon du général se présente le premier.

A gauche on voit d'abord le logement dit des généraux inspecteurs.. Il a trois entrées sur les galeries. Ses portes, couvertes de sculptures dans le geai' oriental, méritent l'attention. On trouve là, comme dans beaucoup d'autres parties du palais,



des échantillons curieux de la menuiserie et de la sculpture indigènes. On y remarque des panneaux en vieux chêne ou en cèdre, ajustés avec art les uns aux autres et relevés par des arabesques assez bien fouillées , s'enchevêtrant avec beaucoup de goût et offrant des mi tifs d'ornement que nos artistes ne dédaigneraient point. Ce sont autant de travaux de patience qui on dû être payés très cher par les propriétaires auxquels le bey les avait pris. D'autres portes sont formée par une série de petite plaques carrées, toujours en chêne ou en cèdre contenant des rosaces élégantes ou des losange alternativement disposés en échiquier. Des baguettes en relief couvertes de vives couleurs vert, rouge ou jaune, circonscrivent les sculptures et les rehaussent écore. Quelques port sont ornées de moulures peintes jadis vert et or d'un très bel effet. Le chambranles, en rapport avec le reste, forment un encadrement ogival et festonné très gracieusement découpé.

Ces portes sont généralement à un ou deux battants, fortes et massives; des verrous en bois, d'un agencement très original, les ferment intérieurement. On s'arrête avec curiosité devant les serrures des chambres consacrées au logement des femmes: on y avait adapté un timbre très vibrant, comme une sonnette d'appartement qui résonnait à la moindre rotation de la clef, de manière à signaler au satrape l'étranger téméraire qu aurait tenté de pénétrer dans le gynécée.

Chaque soir les logements des femmes étaient cadenassés et verrouillés avec soin; à partir de ce moment tout devait être immobile et silencieux dans le palais, néanmoins, pour plus de sûreté, on lâchait une demi-douzaine d'énormes dogues qui, toute la nuit, vaguaient dans les galeries et les jardins.

Le pavillon dit des généraux inspecteurs prend jour par des fenêtres garnies de forts treillages en fer.

C'était le logement de Fetouma, jeune esclave noire favorite du bey.

Khedidja, fille du kaïd des Harakta, l'une des premières femmes légitimes d'El hadj Ahmed, outrée de l'abandon dans lequel celui-ci la laissait, lui reprocha un jour, dans un accès de jalousie, d'être l'époux d'une négresse. A ces mots, le bey furieux se précipita sur Khedidja et lui porta dans le bas-ventre un coup de pied dont elle mourut, après avoir langui quelque temps dans l'état le plus misérable.

En face de nous, s'ouvre maintenant la galerie à triple rangée de colonnes qui s'étend devant le kiosque du bey, actuellement cabinet de travail du général. Une balustrade en bois peint très artistement découpée la ferme du côté du jardin.

Au point de vue de l'effet pittoresque on peut dire que cette galerie est très habilement conçue; non pas qu'elle soit faite avec régularité, mais elle est fort appréciée en toute saison comme promenoir. Elle offre à l'air libre un moyen rapide de circulation et de dégagement. Elle conduit au logement particulier du général et dans les salons destinés aux réceptions officielles.

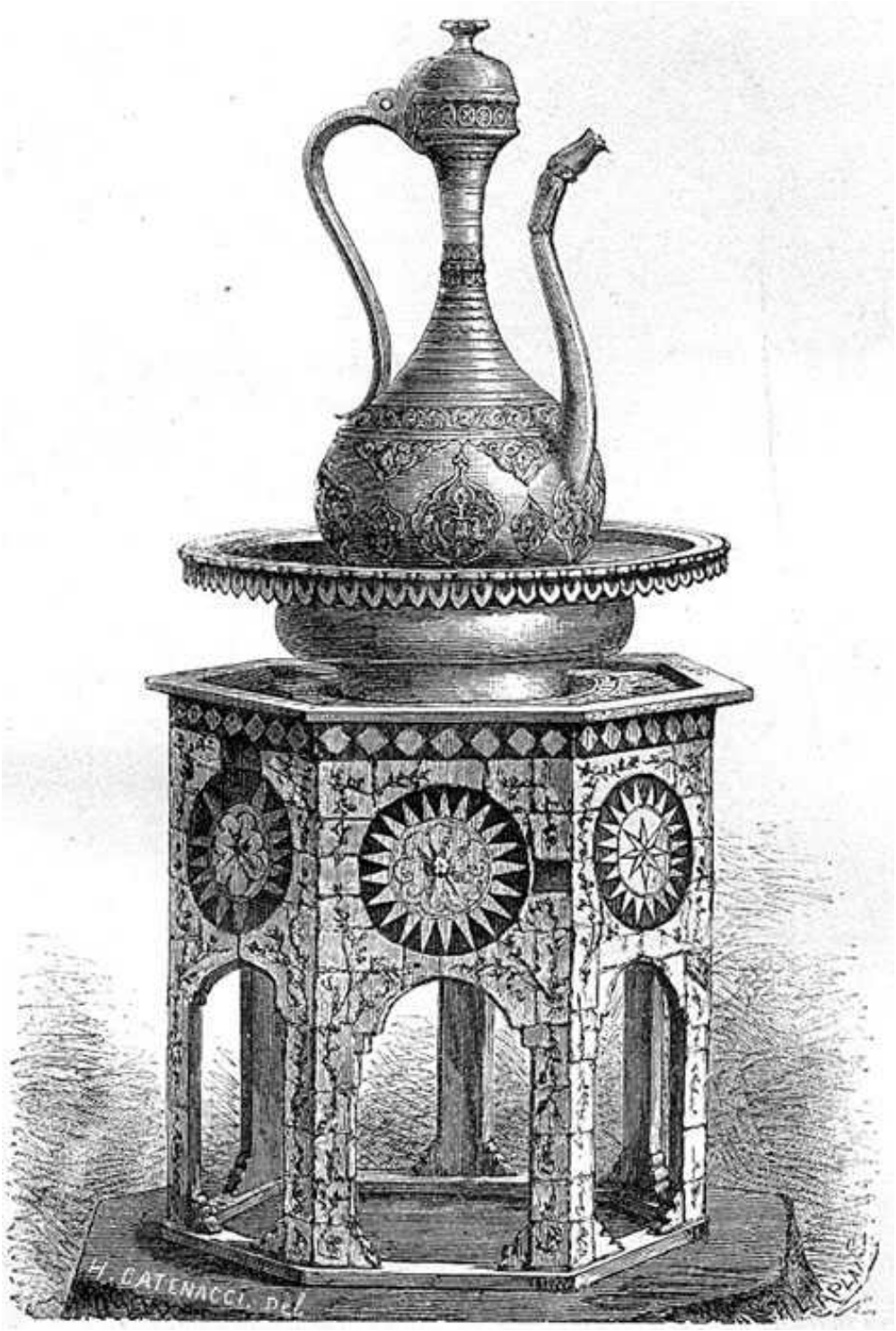
Nulle part les architectes indigènes n'ont déployé plus d'art et plus de soin que dans la construction et l'ornementation de ce kiosque, bâtiment capital de l'édifice, et qui était le logement de prédilection d'El hadj Ahmed. De magnifiques colonnes en marbre, octogonales jusqu'à un mètre au-dessus du sol, puis s'élevant en spirale jusqu'au chapiteau, soutiennent les trois rangées d'arcades qui forment trois nefs devant le kiosque. Leurs chapiteaux offrent sur leurs corbeilles des ornements assez bien fouillés, de manière à faire valoir les oppositions d'ombre et de lumière. Comme dans tout le reste de l'édifice, aussi bien dans les galeries que dans les appartements, les plafonds sont en planches enluminées de couleurs, simulant de longues bandes, alternativement rouges, vertes ou jaunes, qui s'harmonient très bien avec le style architectural.

Il y avait autrefois une vasque avec jet d'eau à l'entrée du kiosque, au milieu de la galerie. Elle donnait trop d'humidité et on a dû la transporter dans le jardin des Orangers.

A l'intérieur le kiosque est une vaste pièce coupée maintenant par des cloisons qui séparent le cabinet de travail du général de celui de ses aides de camp; elle prend ‚jour presque au niveau du sol par quatre grandes fenêtres sur chacun de ses grands côtés et par deux sur les autres. Ces ouvertures, garnies de beaucoup de fer à l'extérieur, ont, en dedans, des volets à doubles vantaux dont la surface est plaquée de petits miroirs carrés d'un effet charmant.

La position centrale et isolée du kiosque et les douze fenêtres qui le perçaient à jour comme une lanterne, faisaient de ce point une sorte d'observatoire d'où le bey pouvait d'un seul regard voir tout ce qui se passait dans son harem. Cette disposition rappelle celle de l'intérieur de nos grandes prisons, dont toutes les cellules peuvent être surveillées par un même gardien.

Cinq arcades soutenues par quatre belles colonnes en marbre sont disposées dans le sens de la longueur de la pièce. Tous les murs sont couverts de peintures aux couleurs vives, et les parties pleines entre les fenêtres garnies de carreaux de porcelaine.



Le Koubon, ou sorte d'alcôve, que l'on rencontre dans presque toutes les grandes chambres du palais, est orné de colonnettes en marbre très gracieuses.

Dans le compartiment servant de vestibule au cabinet du général on voit une plaque de marbre, ornée d'une inscription arabe. Le graveur a eu le soin de couler du plomb dans le creux des lettres et des fioritures, de manière à leur donner une teinte noirâtre, pour les faire ressortir sur le marbre avec plus de vigueur.

Cette inscription était la dédicace de la mosquée voisine du palais, consacrée aujourd'hui au culte catholique. En voici la traduction :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! que la prière soit sur notre seigneur Mahomet !

« Dans les édifices que Dieu a permis d'élever et dans lesquels son nom est répété, on chante ses louanges matin et soir.

« Salles décorées par les prodiges de l'art, êtes-vous des palais consacrés au culte, ou bien le paradis de la grâce divine, au sein duquel reposent les justes ?

« Ou bien êtes-vous un temple de bonnes œuvres, dont l'éclat est rehaussé par la gloire de son illustre fondateur ?

« C'est un édifice où sont dressées les colonnes de la religion, à l'ombre de l'observance des commandements de Dieu unique.

« Il est pareil au soleil; mais cet astre est destiné à perdre sa splendeur chaque soir, tandis que lui conserve éternellement son caractère sacré.

« Sa vaste nef érigée par la main de Husseïn s'ouvre riante devant les humbles dévots.

« Le fondateur espère obtenir sa grâce de celui qui laissera tomber demain sur les pécheurs le voile de la miséricorde.

« O toi sublime Bonté ! àqui ne s'adressent jamais en vain les espérances des mortels, daigne combler ses voeux dans cette vie et dans l'autre.

« Si tu veux apprendre, ô lecteur, la date de la construction, elle est contenue dans ces mots : « Le Bey du siècle, Husseïn ben Mohammed,» qui donnent la date 1143 de l'hégire (de J. C. 1730). »

La chambre du bey n'avait rien de ce qui, chez les Européens, constitue le luxe de l'ameublement; on n'y remarquait aucune superfluité. C'était le confortable arabe dans toute sa simplicité. La description de cet intérieur peut donner une idée du goût qui présidait à l'appropriation des autres appartements du palais.

De grands et moelleux tapis à longs poils couvraient le sol dans tous les sens. Le bey s'y tenait allongé ou assis à la turque pendant la journée; le soir, des négresses lui apportaient des matelas, des couvertures et des coussins, sur lesquels il dormait. Autour du kiosque, on voyait quelques glaces et de belles armes suspendues à des étagères. Des coffres ou bahuts à tête de clous en cuivre, disposés le long des murs, contenaient de l'argent, quelques papiers et des vêtements. On y voyait aussi des meïda ou tables rondes, à pieds très courts, sur lesquelles on servait le repas du bey quand, par hasard, il se décidait à. le prendre dans son harem. D'habitude il mangeait chez sa mère, et sa méfiance de tout ce qui l'entourait était telle qu'il ne touchait qu'à ce qui lui était offert par elle ou par son eunuque Merzoug.

Dans cette chambre, il n'y avait aucune cheminée; en hiver, on se bornait à y déposer un réchaud contenant de la braise.

Là, pendant l'épidémie de choléra qui, en 1835, causa de si grands ravages à Constantine, El hadj Ahmed reçut les soins empressés de sa mère. En cette circonstance, El hadja Rekia, veillant nuit et jour sur lui, ne se borna pas à lui rendre la santé; elle eut l'habileté et l'énergie de déjouer un complot tramé en beaux caractères arabes, pour l'assassiner.

A quelques pas du kiosque, dans un angle obscur, au fond de la galerie, existe une

petite chambre servant actuellement de poste aux spahis de garde au palais: là se tenait, à portée de la voix, l'eunuque nègre chargé d'apporter le café, dont le bey

faisait en fumant une consommation extraordinaire. La porte qui ferme ce réduit est un chef-d'oeuvre de menuiserie; les panneaux sont eu bois de noyer, sculptés avec un art infini, figurant des rosaces et des feuillages aux courbes gracieuses. Sur un écusson également en noyer, ajusté à la partie supérieure des panneaux, on lit une inscription gravée en relief dont voici la traduction:

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! Pour le maure de ce palais, paix et félicité; une vie qui se prolonge tact que roucoulera la colombe, une gloire exempte d'avanie, et des joies sans fin jusqu'au jour de la résurrection. »

Au-dessous de l'écusson, on voit la trace d'un orne ment de forme semi-ovoïde qui a été enlevé d'un coup de ciseau. Sa surface portait autrefois le millésime 1186, correspondant à l'année chrétienne 1772, époque où Salah bey fit embellir la maison qu'il possédait dans le quartier de Sidi el Kettani. L'inscription ci-

dessus n'est donc point, comme l'ont supposé quelques personnes, la dédicace du palais. El hadj Ahmed ayant enlevé cette porte de la place qu'elle occupait primitivement, en fit effacer le millésime qui aurait pu indiquer sa provenance.

Une particularité digne de remarque, c'est qu'on ne trouve dans l'édifice aucune inscription commémorative rappelant la date de sa construction. Le nom de son fondateur El hadj Ahmed bey n'y figure même nulle part. Serait-ce un oubli ? Je crois plutôt que le bey, qui ne jouit que peu de temps de son œuvre, n'eut pas le loisir de songer à la consacrer. Se croyant hors des atteintes de la mauvaise fortune, il était loin de prévoir que son palais, ses femmes dont il était si jaloux, toute sa puissance, s'échapperaient bientôt de ses mains pour passer dans les mains abhorrées des chrétiens.

A côté de la chambre du cafetier du bey est une porte de communication avec la cour dite du Génie.

Repassant près du kiosque, on a devant soi, une grande galerie à double colonnade. Ici encore l'éclat des couleurs prête sa magie aux lignes gracieuses des constructions. Les murs sur lesquels se détachent les ogives et l'épaisseur même des cintres, sont vivement enluminés en rouge ou en vert.

De grandes lanternes aux formes bizarres, également couvertes de couleurs tranchantes, sont suspendues entre chaque arceau. Autrefois un certain nombre de négresses étaient chargées de l'entretien de ces lanternes. On en voyait alors à peu près à chaque arcade.

Les tribus kabyles fournissaient, l'huile nécessaire, à ce luxe d'éclairage, et, pendant que les rues de la ville étaient plongées dans l'obscurité la plus complète, le palais resplendissait chaque soir comme en un jour de fête.

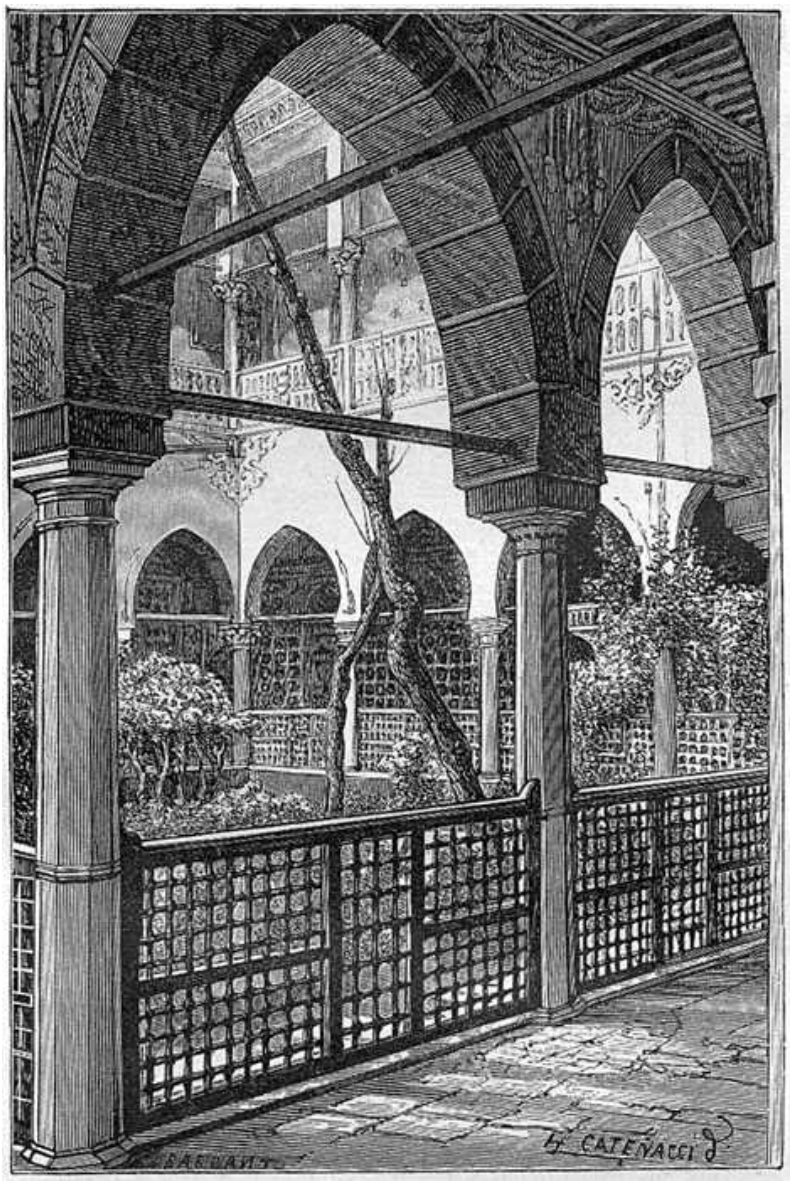
La première chambre que l'on rencontre dans la galerie est la salle des Conférences ou des Conseils. On a dû la percer de grandes fenêtres et la garnir d'une porte vitrée pour lui donner plus de clarté. Elle est lange plutôt due longue; deux colonnes torses d'une légèreté remarquable soutiennent les trois arceaux. Cette chambre était destinée au logement des femmes du harem.

A quelques pas plus loin, on se trouve devant une grande porte qui donne accès dans une cour où sont les écuries du général. Il y avait là autrefois plusieurs chambres habitées par des négresses, servantes du palais.

Au bout de la galerie, on est en face d'un escalier en marbre qui conduit à l'étage supérieur. Mais, avant de le monter, on a encore à visiter au rez-de-chaussée trois autres pièces qui s'ouvrent et prennent jour sur la galerie du rez-de-chaussée: elles ne donnent lieu, il est vrai, à aucune observation intéressante: l'une d'elle était grande, mais sans ornementation. C'était encore un logement pour les femmes.

Nous nous arrêterons un moment ici avant, de donner quelques détails sur le

harem et sur la vie intime d'El hadj Ahmed, trop fidèle représentant d'un pays où régnait la force brutale, où la vie humaine ne comptait pour rien, où celui qui était investi de l'autorité, de quelque manière due ce fût, pouvait impunément se livrer à tous, ses caprices, à toutes ses passions et aux actes de la cruauté la plus atroce, n'étant arrêté par aucune loi, par aucun sentiment religieux ou moral, ni évidemment par aucune répulsion de sa conscience.



VI

Le harem. – Son régime intérieur. – Histoire de la favorite Aïcha. – Meurtre de son frère.

El hadj Ahmed ne se contentait pas de dévaliser et de piller les maisons de ses sujets, il leur enlevait aussi leurs filles et leurs femmes.

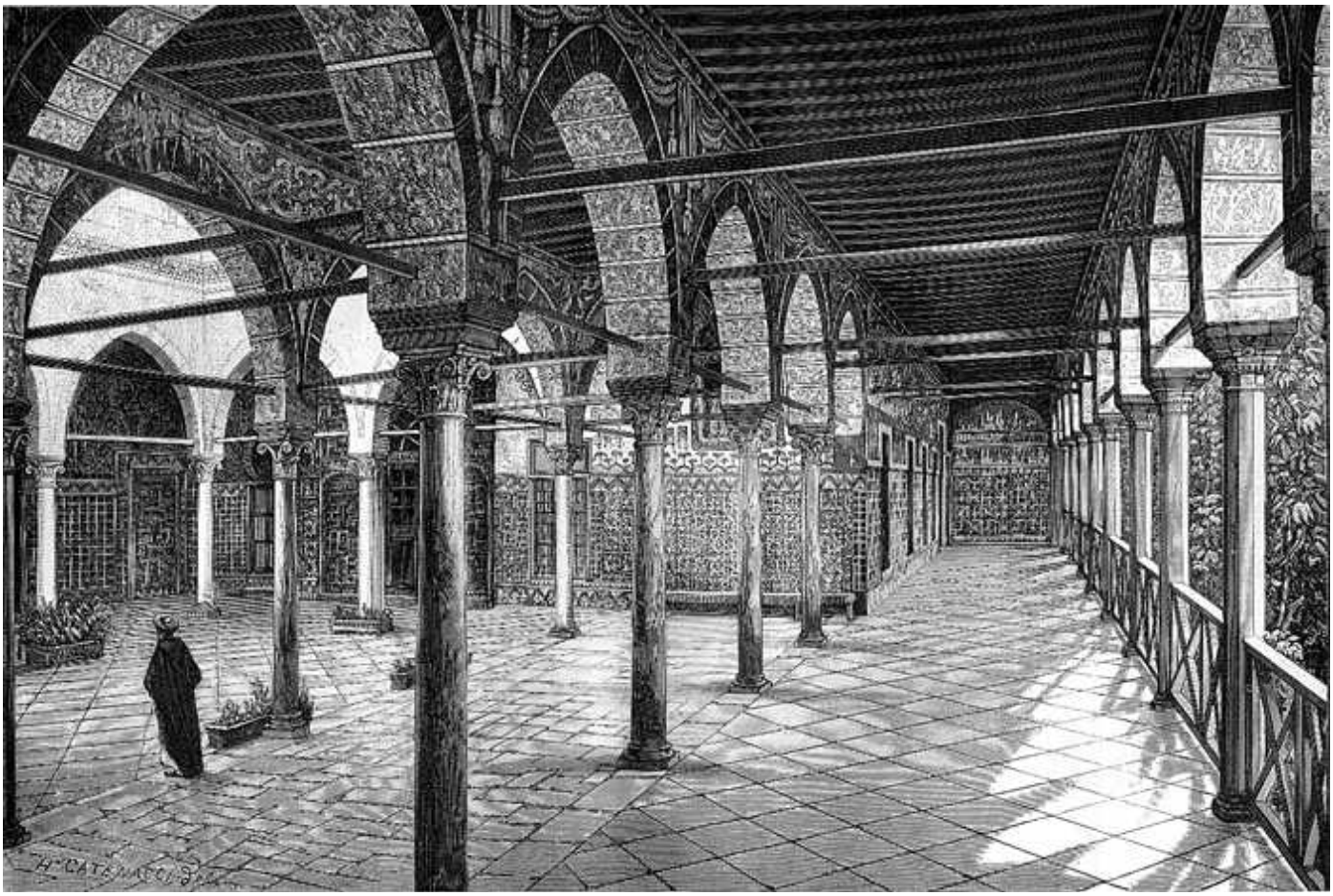
Les quatre épouses légitimes que lui accordait la loi musulmane et les esclaves amenées d'Orient et achetées parfois très cher à Tunis ou même à Alexandrie ne suffisaient point à sa vanité. Les femmes ou les filles dont la beauté lui était signalée étaient arrachées à leurs familles et conduites à son palais.

En s'éloignant de Constantine, quelque temps avant le siége, il n'avait emmené avec lui que ses femmes légitimes; les autres étaient restées au harem, et avec elles, par conséquent, tous les tissus et objets d'approvisionnement destinés à leur usage; les magasins du palais en regorgeaient, et de là provenaient, pour le dire en passant, les belles couvertures de laine et effets de literie qui furent d'un si grand secours aux nombreux brûlés et aux nombreux blessés de l'armée expéditionnaire.

«Le palais ou sérail que nous visitâmes, dit un officier[1], deux ou trois jours après notre entrée dans la ville, était une vaste maison mauresque ouvrant dans

1. Le colonel Carette.

Galerie supérieure du palais de la Division.



l'intérieur du palais; les appartements en étaient généralement sombres et la plupart communiquaient les uns dans les autres.

« Leur ameublement, loin d'être somptueux, était fort simple; il consistait surtout en tapis, matelas, coussins, bahuts[1].

« Le personnel du harem se composait de trois cent quatre-vingt-cinq femmes de tous les âges et de toutes les couleurs, depuis celle de la négresse jusqu'à celle de la Géorgienne ou de la Circassienne. Cette bigarrure de couleurs était loin d'avoir rien d'attrayant. Aucune figure riante ou seulement quelque peu gracieuse n'apparaissait dans cette agglomération féminine; peut-être cela tenait-il aux événements qui venaient de s'accomplir, ainsi qu'aux inquiétudes qui devaient s'ensuivre au sérail. En effet quel était le sort réservé à ses habitants ? C'était ce que chacune d'elles devait se demander avec inquiétude. Plusieurs avaient des enfants, ce qui n'ajoutait pas du tout à la propreté des appartements et à la pureté de l'air, malgré les parfums qu'on y brûlait sans cesse.

« Toutes ces femmes logeaient séparément et ne pouvaient communiquer entre elles. En revanche, le soir, El hadj Ahmed se plaisait à les réunir autour de lui dans les jardins de son palais, et à devenir le point de mire des craintives agaceries par lesquelles elles s'efforçaient d'éclaircir son front soucieux. Quelquefois il se déridait au point de rire, de plaisanter et de jouer avec elles, à peu près de la façon d'un chat qui fait patte de velours avec une troupe de souris. Heureuse les pauvrettes, quand la grille, dont chacune d'elles redoutait l'atteinte, ne venait pas subitement faire couler le sang et les larmes ! Dans ses accès de bonne humeur, Ahmed faisait servir le café; envoyait chercher des danseuses et improvisait des espèces de fêtes qui rompaient pour quelques instants la monotonie du harem. A quelques-unes de ces femmes il faisait de riches présents; mais au moindre sujet de plainte il les frappait comme les autres sans pitié. »

Deux ou trois fois par mois, le bey faisait sortir tout le personnel du sérail pour en passer la revue, comme un colonel passe la revue de son régiment.

Les femmes défilaient alors sur deux rangs, que le bey traversait, s'arrêtant plus ou moins auprès de chaque femme pour s'assurer de son état de santé. Cette inspection qu'accompagnait la kaïd-en-Nsa, kaïd des femmes, sorte de matrone toute-puissante dans le harem, était toujours suivie d'une distribution de remèdes, de vêtements, d'objets de toilette et de divers cosmétiques, tels que parfums, essences, poudre d'antimoine et henné.

Au nombre des femmes du harem se trouvait Aïcha, qui après la prise de Constantine acquit une certaine célébrité. Elle était grande et belle et semblait avoir de vingt à vingt-quatre ans; ses cheveux, d'un noir

1. Sortes de malles en bois de cyprès ou de cèdre (bois choisi pour cette destination à cause de son odeur). Les indigènes y mettent tous leurs effets de corps.

d'ébène, descendaient en bandeaux sur ses joues fraîches et roses. Les traits de son visage, sans être parfaitement réguliers, étaient d'une exquise finesse et avaient beaucoup de charme, grâce surtout à de grands yeux bruns que des cils longs et soyeux voilaient comme d'une gaze transparente et d'où s'échappait un regard à la fois impérieux et caressant. La physionomie d'Aïcha, même lorsqu'elle exprimait l'effroi ou la prière, restait digne et imposante.

Ahmed avait distingué cette femme et les autres esclaves lui obéissaient comme à une reine; elle marchait l'égale de celui auquel le bey avait confié la garde du sérail. Depuis elle s'est faite chrétienne et a épousé un Français. Son baptême et son mariage ont été célébrés à Alger, au couvent du Sacré-Coeur de la baronne de Vialar, où elle avait été recueillie à son arrivée de Constantine. Elle a eu pour parrain l'évêque d'Alger, alors Mgr Dupuch, et pour marraine une dame de Bordeaux.

Aïcha ignorait son origine; elle se rappelait seulement qu'elle avait été prise fort jeune sur les côtes d'Italie. C'est elle qui a raconté tous les détails d'intérieur qui vont suivre.

Ahmed, quoiqu'elle eût été sa favorite, avait toujours été pour elle un objet de haine et d'effroi. Non seulement elle fut souvent maltraitée par lui, mais elle avait à lui reprocher le meurtre de son frère, enlevé comme elle par des pirates barbaresques qui avaient massacré sa famille. Ce jeune homme, tandis que sa soeur était exposée à Alexandrie au bazar des esclaves où elle fut achetée pour le bey de Constantine, avait été conduit à Alger et là incorporé dans la milice turque. Après la conquête français, il fut du nombre des soldats de Hasseïn bey qui suivirent Ahmed dans la capitale de son beylik.

Arrivé à Constantine, il apprit, d'un renégat italien établi dans cette ville, que sa soeur, dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis le jour de leur séparation, était dans le harem du bey. Heureux de cette découverte, il alla aussitôt trouver Ahmed et lui demanda s'il n'avait pas pour femme une jeune Italienne enlevée par des pirates quelques années auparavant et nommée Aïcha. A ces mots, El hadj Ahmed fronça le sourcil. Dans leur jalousie excessive, les mahométans non seulement ne souffrent point qu'on voie le visage de leurs femmes, mais ils prétendent qu'on ignore jusqu'à leurs noms, et ressentent à l'égal d'une injure toute indiscrétion sur ce point délicat.

«Qui donc es-tu, dit-il en toisant le jeune homme, pour m'adresser une telle question ? - Je suis le frère d'Aïcha, et je désire voir ma soeur, répondit le jeune janissaire.

– Comment te nommes-tu ?

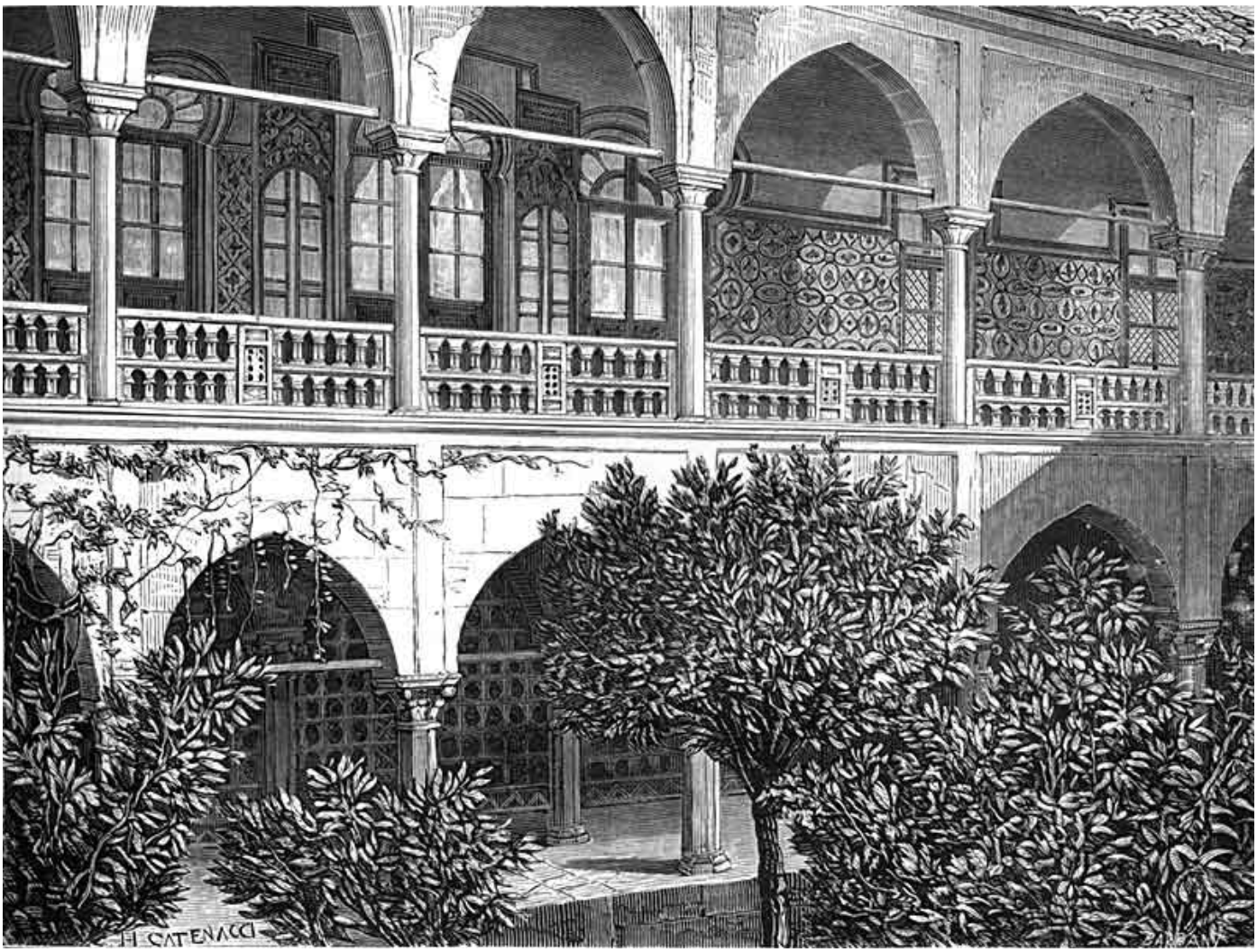
– Ahmed; mais ce nom n'a pas toujours été le mien. Dans mon enfance on m'appelait Agostino.

– Où t'a-t-on pris ?

- A l'île de Chio.»

Sans en entendre davantage, le bey tourna le dos au jeune homme.

Une galerie du palais de constantine: Logement particulier du général.



De retour au harem, il fit appeler Aïcha, et lui demanda s'il était vrai qu'elle eût un frère.

« Sans doute, s'écria-t-elle toute joyeuse. Oh ! mon cher Agostino, quoi ! serait-il ici ?

– Agostino, dites-vous ? Oui, un jeune homme de ce nom est ici. et prétend que vous êtes sa sœur; je viens de le voir.

– Que je suis heureuse ! Et moi, ne pourrai-je pas le voir aussi ?

– C'est impossible; et si vous tenez à ce que votre frère vive, vous lui écrirez pour l'avertir de ne plus m'offenser par l'indiscrète demande qu'il m'a adressée ce matin. »

En vain Aïcha supplia le bey, au nom de cette providence qui semblait prendre par la main les deux orphelins de Chio pour les réunir après une si longue et si cruelle séparation, de lui permettre de serrer dans ses bras, ne fût-ce qu'une fois, le seul parent, le seul ami qu'elle eût au monde. Toutes ses supplications échouèrent, moins encore contre la dureté de cœur que contre la jalousie effrénée d'El hadj Ahmed.

Cependant le jeune homme n'avait pas renoncé à l'espérance de voir sa sueur, et ne cessait de harceler imprudemment le bey pour que celui-ci le laissât pénétrer auprès d'Aicha. Outré du refus obstiné qui accueillait une si légitime demande, il se laissa un jour emporter au point d'élever la voix en présence de son redoutable beau-frère, et de lui reprocher hardiment l'abus qu'il faisait de sa puissance. Pour toute réponse, El hadj Ahmed appela un chaouch et lui ordonna de trancher la tête du pauvre Agostino, ce qui fut exécuté à l'instant même[1].

Il n'était pas une seule de ses femmes qui ne ressentît les effets et ne portât souvent les marques de sa sauvage brutalité. Sa mère elle-même, qui lui avait donné tant de preuves de dévouement, et de tendresse, sa mère, dis-je, fut un jour frappée rudement par ce frénétique, au moment où elle s'efforçait de sauver la vie d'un coupable. Ce malheureux condamné à mort avait échappé aux chaouchs qui le conduisaient au supplice, et, apercevant la mère du bey, s'était réfugié près d'elle. Saisissant le bord de ses vêtements, il la supplia de le prendre sous sa protection, et s'attacha à elle comme le naufragé à la planche de salut.

A cette vue, les chaouchs qui le suivaient de près s'arrêtèrent saisis de respect. Mais El hadj Ahmed, qui accourait sur leurs pas, s'avança vers sa mère et voulut lui arracher le condamné. Celle-ci, émue par les larmes de cet infortuné, intercéda d'abord pour lui, puis, voyant que ses prières étaient inutiles, elle lui dit de s'agenouiller derrière elle et lui fit un rempart de son corps. Furieux de cette résistance, El hadj Ahmed se jeta comme une bête fauve sur celle qui l'avait. nourri, la frappa à coups redoublés, et la dégageant violemment de l'étreinte du condamné, prouva à ce-

1 M. F. Mornand

lui-ci, en le livrant aux chaouchs, que nul asile n'était inviolable pour ceux qui avaient encouru sa colère.

Trois négresses qui gémissaient de leur réclusion au harem, ayant été accusées de faire des voeux pour la mort d'El hadj Ahmed, événement qui seul en effet pouvait leur rendre la liberté, celui-ci les punit de ce crime mental de la façon la plus horrible: il les fit saisir, garrotter et amener en sa présence, tira son sabre et les coupa littéralement en morceaux.

Il avait si bien la conscience de la haine qu'il inspirait, que si par hasard il surprenait deux de ses femmes causant ensemble à la dérobée, il leur enjoignait de se séparer sur-le-champ.

« Qu'avez-vous à dire tout bas ? s'écriait-il avec humeur; du mal de moi, sans doute. Oh! je sais que vous me détestez; mais, croyez-moi, retenez vos langues de vipères, ou je vous les arracherai ! »

VII
L'étage supérieur du Kiosque. – V La salle des Trophées.

La porte par laquelle on entre dans l'escalier qui conduit à l'étage supérieur est encadrée par des montants et un tympan en marbre.

Les marches de l'escalier sont également en marbre.

On arrive d'abord sur un palier, en face duquel se trouve la porte des cuisines actuelles du palais. Ces cuisines sont installées dans une maison qui faisait partie des dépendances de Dar oum-en-Noun, patrimoine du bey, et n'ont rien d'intéressant; la cour, véritable puits où l'air pénètre avec difficulté, est très étroite et entourée de deux étages d'arcades.

Du palier, l'escalier de marbre tourne brusquement à droite et atteint la galerie du premier étage, fidèle répétition du cloître qui existe au rez-de-chaussée. Seulement ici les colonnades sont plus sveltes, et par suite les arcades plus légères. Autour du péristyle et à hauteur d'appui règne une balustrade en bois peint. Le sol est en marbre et en faïences de couleur. La principale des galeries, celle qui fait face à l'escalier, est aujourd'hui fermée par un vitrage.

Cette galerie servait autrefois d'entrée à plusieurs chambres. On a abattu les anciens murs de séparation et on est parvenu ainsi à faire deux vastes pièces carrées. L'une d'elles sert actuellement de salle à manger et l'autre de salon officiel de réception. Les jours de grande fête, on ôte les portes de communication et on improvise de cette manière deux pièces spacieuses.

Le grand salon est décoré d'une immense glace de Venise, surmontée de trumeaux en bois doré que le bey fit venir à grands frais d'Italie.

Par l'une des portes latérales du grand salon de réception, on pénètre dans la salle dite des Trophées, dont la physionomie toute particulière séduit au premier aspect.

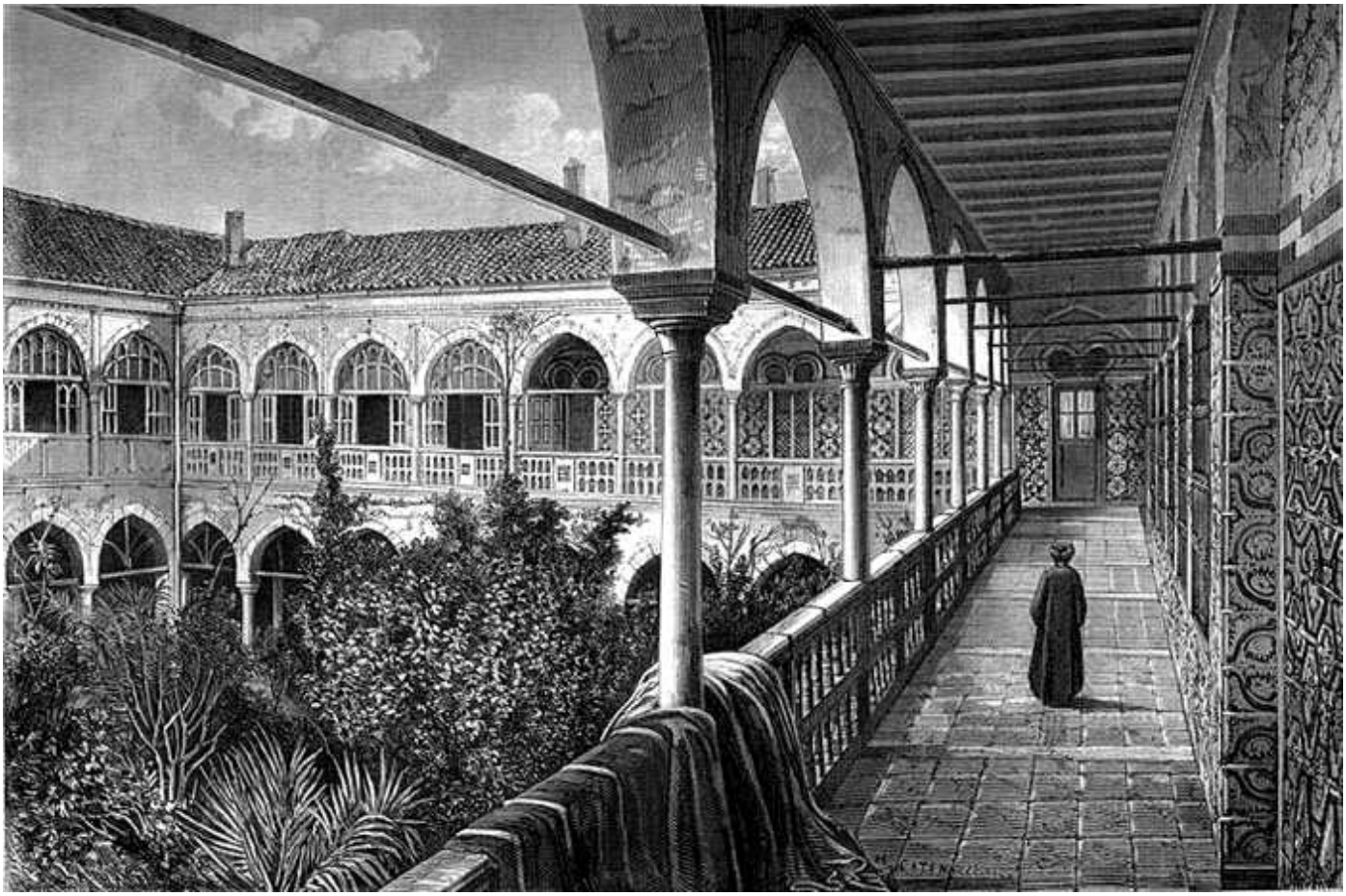
Le jardin des Orangers.

Trois colonnes de marbre minces et cannelées en spirale se dressent avec élégance, servant de support aux ais du plafond, auxquels sont suspendues des lanternes coloriées d'un fort joli modèle, ainsi que deux lustres avec girandoles en verroterie dans le goût italien et qui datent du temps du bey. Dans le milieu de la longueur de la pièce, on voit un koubou, entouré de divans. A droite et à gauche de cette alcôve sont deux portes dont les panneaux sont recouverts en entier par de grandes glaces enserrées dans une boiserie garnie d'enluminures. La porte de droite donne dans un petit cabinet; celle qui lui fait pendant ouvre dans un autre petit salon. Trois fenêtres prennent jour sur une galerie, une autre sur un jardin et enfin au fond existe un balcon, sorte de belvédère, d'où le visiteur peut contempler à loisir les jardins et l'ensemble du péristyle de la cour dite de l'État-major.

Les murs latéraux de la salle des Trophées sont couverts de grandes rosaces aux couleurs éclatantes; des faïences vernies garnissent le sol et lambrissent une partie de la muraille entre chaque fenêtre. Celles-ci sont garnies de volets à double vantail, revêtus de miroirs à l'intérieur et de ravissantes arabesques en cèdre du côté opposé. Ces arabesques sont d'un haut intérêt comme oeuvre de sculpture sur bois. On dirait des festons ou des découpures appliquées sur une surface unie ; ce sont autant de lianes s'enroulant avec symétrie et d'un goût de dessin parfait.

On voit encore dans cette chambre, qui était autrefois le logement de Fatma, fille du bey, un échantillon fort curieux de l'ancien mobilier: c'est une applique, pour bougies, ayant la forme d'un coquetier, que l'on surmontait d'un

Galerie supérieure des appartements autour du jardin des orangers.



applique, pour bougies, ayant la forme d'un coquetier, que l'on surmontait d'un neuf d'autruche. Cette applique est en bronze doré, avec trois branches auxquelles on plaçait des bougies.

A droite et à gauche du koubou, scellées dans les parties pleines du mur, on voit deux plaques en marbre dont la partie supérieure, ornée d'une sculpture dans le genre italien, contient par ordre chronologique les noms des généraux qui se sont succédé depuis 1837 dans le commandement de la province de Constantine.

Une autre plaque de marbre, encastrée à côté de la fenêtre qui ouvre sur le jardin, attire également l'attention. On y lit une inscription arabe sur marbre dont les caractères en relief et dorés ressortent d'un fond vert. C'est la dédicace d'une Hakouma ou lit de justice que Husseïn bey inaugura à Dar el bey en 1208 (de d. C. 1793).

En voici la traduction :

« L'étoile du palais s'est levée sous d'heureux auspices,

« Et ses parterres se sont embaumés des parfums de la cassie:

« Et le palais merveilleux lui a emprunté un charme nouveau.

« L'aspect de cet édifice élève l'âme,

« Et les salles qu'il renferme sort brillantes comme autant de jeunes filles pudibondes,

« Au visage resplendissant, aux regards langoureux, dont les vêtements sont parsemés de perles et d'or pur.

« Ce sont des salles magnifiques, dont la splendeur éblouit.

« Gloire à Dieu qui a prêté des formes si gracieuses à sa structure!

« On y reconnaît la main libérale de l'illustre bey, du brave des braves,

« Husseïn, fils de Hassan bey, de sainte mémoire, lequel a trouvé grâce devant l'infinie bonté de l'Éternel.

« Si tu désires, lecteur, connaître la date de ce monument, prononce ces mots :

« Construction de Husseïn, le héros sans rival. »

Ce qu'il y a de plus curieux dans la chambre que nous visitons, c'est, sans contredit, la collection de trophées d'armes et de drapeaux qui garnissent ses murs. Ce sont là, en quelque sorte, des archives authentiques perpétuant le souvenir des faits d'armes et des expéditions de nos troupes dans toutes les régions de la province de Constantine. L'initiative de cette innovation est due au général de Mac-Mahon; elle a été continuée depuis par ses successeurs. Des fusils, des sabres, des pistolets, des tromblons et des massues, aux formes les plus diverses, composent ces trophées. Plusieurs sont surmontés de drapeaux en soie rouge, jaune ou verte, autour desquels des marabouts fanatiques et ambitieux, prêchant la guerre sainte, appelaient les populations trop crédules. Sur quelques uns de ces drapeaux on lit:

IL N'Y A QU'UN DIEU, ET MAHOMET EST SON PROPHÈTE.
UN SECOURS VIENT DE DIEU, ET LA VICTOIRE EST PROCHE.
ANNONCE CETTE BONNE NOUVELLE AUX CROYANTS !

Le trophée de Tougourt contient, outre les armes, une collection fort curieuse d'instruments de musique, des tambours en cuivre de grande dimension, des timbales de même métal, et enfin des clarinettes enlevées à Selman, dernier sultan de Tougourt.

Celui de Tebessa se distingue par deux casques en cuivre, dont la forme rappelle la coiffure des Sarrasins à l'époque des croisades. Enfin, dans ceux de Kabylie, on voit des panoplies d'armes blanches du modèle des glaives romains et des grandes brettes du moyen âge, conservées de père en fils chez ces populations montagnardes. Nous n'osons rien avancer sur l'origine des premières; mais les secondes proviennent des Espagnols ou de l'expédition du duc de Beaufort à Djidjelli.

Les drapeaux kabyles étaient plutôt un signe de forfanterie ou un point de ralliement qu'un emblème religieux inventé par le fanatisme. Aussi l'étoffe de ceux qui figurent dans le trophée est-elle de la plus grande simplicité. Ce sont, pour la plupart, de simples pièces de mouchoirs en cotonnade, aux couleurs criardes, achetées sur les marchés à des juifs brocanteurs.

La provenance de chaque trophée est indiquée par une tablette suspendue au-dessous des armes, sur laquelle sont inscrits les corps de troupes qui ont pris part aux différentes campagnes, ou le nom de ceux qui, sur les rapports, ont été signalés comme s'étant plus particulièrement distingués.

VIII

Fathma. – Le Rocher du Sac. – Les jouets de Fathma. – Galerie supérieure du Kiosque. – Les jardins. – Cruautés.

Fathma, la fille du bey, dont cette salle des trophées était autrefois le logement, nous rappelle un épisode qui doit être mentionné comme un nouvel exemple de la barbarie des moeurs d'El hadj Ahmed.

Il avait projeté de donner Fathma en mariage à un nommé El hadj Husseïn Tourki, qu'il avait élevé dans cette intention à l'emploi de kaïd Aouassi. Il apprit un jour que son futur gendre s'était épris de Qôhra, jeune veuve d'une grande beauté. Aussitôt il fit enlever Qôhra et ordonna de la précipiter du haut du Kaf Chekora.

Le Kaf Chekora, ou Rocher du Sac, portait aussi les noms des Trois Pierres et de Précipice de la femme adultère. Il est situé à l'extrémité de la Kasba, à côté de la poudrière. Les trois pierres qui avaient donné lieu à l'un de ces noms ont disparu par suite des travaux exécutés à l'arsenal de l'artillerie; mai M. Carette en a conservé le souvenir lugubre.

«Les trois pierres, dit-il, avaient été placées dans la Kasba, au bord du rocher qui domine la vallée du Roumel, en un point où le terre-plein de l'ancien Capitole se termine à une arête vive et à un escarpement à pic de deux cents mètres d'élévation, ce qui fait à peu près cinq fois la hauteur de la colonne de la place Vendôme.

« Disposées de bout à bout, les trois pierres formaient un banc d'environ deux mètres de longueur et elles affleuraient exactement le bord de l'abîme.

« Malgré ce garde-fou qui éloignait toute espèce de danger, il était impossible d'avancer la tête et de plonger le regard dans cet effroyable vide sans éprouver un vertige douloureux.

« Avant la prise de Constantine par les Français, il arrivait de temps en temps que deux hommes s'acheminaient silencieusement vers ce lieu à la pointe du jour. L'un portait un sac blanc d'où s'échappaient des sons plaintifs, l'autre une caisse longue, formée de trois planches et ouverte aux deux bouts. Arrivés devant les trois pierres, le second de ces hommes assurait l'extrémité de son coffre sur celle du milieu, tandis que l'autre y déposait son sac; puis tous deux soulevaient lentement l'autre extrémité; bientôt l'inclinaison de la planche faisait glisser le sac, qui tournoyait dans le vide, et allait s'arrêter à deux cents mètres au-dessous, sur les roches blanchâtres du Roumel. Cela fait, les deux hommes emportaient leur caisse et tranquillement s'en retournaient chez eux. Quelques heures après, on voyait deux ou trois personnes descendre par la rampe de la Porte neuve, s'acheminer vers le lit de la rivière, se diriger vers le sac devenu muet, l'ouvrir et en extraire le corps défiguré d'une femme qu'ils emportaient pour lui donner la sépulture.

« L'impression de terreur produite par ces exécutions a survécu au pouvoir qui les ordonnait. Il y a quelques années encore, les femmes de Constantine qui descendaient dans les jardins du Roumel ne pouvaient s'empêcher d'élever avec effroi leurs regards vers la Kasba, pour y chercher la place des Trois Pierres. »

La jeune Fathma était l'enfant gâtée du bey et du harem; malheur à qui n'aurait pas satisfait ses caprices ! Vers 1834, le bey envoya en Europe un de ses mameluks nommé Séliman, renégat italien, tout exprès pour lui faire acheter des jouets. Séliman entra plus tard à notre service dans les spahis, où il acquit le grade de sous-lieutenant. Voici la traduction d'une note qu'il me fournit sur les détails de son voyage.

« El hadj Ahmed m'envoya d'abord à Tunis chez un juif, son correspondant, qui me remit une somme d'argent assez considérable et me fit embarquer sur un bâtiment italien en partance pour Livourne. Dans cette ville, j'étais adressé à un autre juif, parent du précédent.

« Je commençai par acheter à un boucher trois énormes dogues destinés à la garde du harem pendant la nuit. Ces dogues me coûtèrent trois cents francs l'un.

« Un jour que je me promenais dans les rues de Livourne, je vis un malheureux cul-de-jatte dans une petite voiture traînée par des chiens; l'idée me vint de faire l'acquisition de ce véhicule pour la fille chérie du bey: il me fut cédé en effet au prix de mille francs.

Dans la même intention, j'achetai encore un chien sur lequel on mettait une petite selle et qui avait été dressé à servir de monture à un enfant. Je fis l'emplette d'un nombre considérable de joujoux, de poupées, de boîtes à musique, de petits miroirs et d'objets de toilette pour les femmes.

« De Livourne, je me rendis en France. Là encore je fis une provision de foulards, de pièces d'étoffes pour robes et chemises. J'achetai aussi une grande lunette d'approche que le bey m'avait recommandé de lui procurer pour s'en servir pendant ses expéditions dans le pays.

« Je me rembarquai à Livourne avec tout mon matériel et ma bande de chiens et je revins à Constantine après une absence de cinq mois. El hadj Ahmed fut très satisfait de toutes les curiosités que je lui rapportais. La petite voiture destinée à sa fille lui causa surtout une joie extrême. »

L'apparition de ce carrosse en miniature, raconte Aïcha[1] elle-même, fut tout un événement dans le harem, où les nouveautés étaient rares. Les femmes toutes joyeuses se disputaient le plaisir de prendre place pour la promenade dans ce singulier coach-and-four, comme on dirait au delà de la Manche. Ahmed, dans ses boutades de jovialité, se divertissait même à y faire monter quelque personnage bien grave, tel que son ministre Ben Aïça ou son khalifa Hamelaoui, lesquels n'osaient refuser, et il riait aux larmes de la plaisante figure que faisait l'austère bach-hamba, ou le général à barbe grise emporté à toute bride par les quatre molosses dans un équipage d'enfant.

A côté de la salle des Trophées se voit un petit salon orné de deux jolies colonnes torses, restauré par nous et qui sert de salle de jeu les jours de réception.

Nous passons ensuite sur une galerie, à peu près carrée, entourée de balustres en bois, découpés à jour et peints avec cette variété de nuances que les Orientaux savent si bien agencer pour le charme des yeux. Cette galerie surmonte et orne la partie supérieure du kiosque du bey. C'est encore un belvédère d'où l'on peut embrasser d'un seul regard une partie des jardins et des péristyles intérieurs. Le plafond, en bois de cèdre peint et sculpté, est soutenu par plusieurs colonnes d'une légèreté remarquable, entre lesquelles sont suspendues de grandes lanternes. Cette partie du palais à laquelle nous avons donné le nom de Salon d'été, est entourée de divans et d'une douzaine de gros vases à fleurs en marbre qui datent encore du temps du bey. Nous y trouvons aussi différents meubles qui rappellent l'époque de la puissance d'El hadj Ahmed: d'abord un immense fauteuil genre Louis XV, en bois doré, recouvert d'un cuir jadis rouge et dont le fond est tellement vaste que le bey pouvait s'y asseoir aisément les jambes croisées à la turque; puis, l'ancien koursi ou trône d'El hadj Ahmed. Il était placé sur une estrade dans la Mahakma, ou salle d'audience

1. M. Félix Mornand.

dans laquelle le souverain réglait les affaires de l'État et rendait la justice. Quatre chaises, également en bois doré et du même style, accompagnent le trône; c'étaient les sièges des hauts dignitaires qui assistaient le bey les jours de grande réception.

Du salon d'été, on passe sur la galerie circulaire du premier étage et dans les appartements affectés au logement particulier des généraux. Ce logement formait autrefois plusieurs chambres, qui ont été réparées et aménagées avec soin. Le petit salon, dans lequel on pénètre d'abord, est garni de portes et de volets de fenêtres d'une ornementation remarquable.

La partie de la galerie qui se trouve du côté de la place s'appuie contre le grand mur d'enceinte. Au lieu de chambres, il n'y a ici qu'une série de fausses fenêtres garnies de boiseries, servant d'armoires.

Sur l'autre partie latérale, en faisant le tour de la galerie, on passe devant plusieurs chambres que l'on désigne encore par les noms de chambre bleue, verte ou rouge, qu'elles portaient déjà du temps du bey. C'étaient autant de logements que les favorites d'El hadj Ahmed habitaient en été. Les aménagements intérieurs de toutes les chambres que nous avons visitées ne satisfont pas complètement aux convenances et aux besoins matériels de la vie européenne; leur seul avantage est d'être fraîches en été et chaudes en hiver; mais, d'un autre côté, toutes ces portes s'ouvrant sur une même galerie sont fort incommodes.

Avant de quitter le pavillon dit du Général, jetons un dernier regard sur le jardin des Orangers.

Au milieu se trouve la vasque retirée de la galerie qui s'étend devant le kiosque; tout autour sont des arbustes couverts de fleurs, des massifs de verdure et enfin des orangers.

Ce jardin est à peu près carré; il a vingt mètre d'un côté et dix-huit de l'autre. Le péristyle qui l'entoure présente huit arcades sur sept.

Des banksia, des vignes vierges et des volubilis grimpent en lianes serrées, s'enlacent autour des colonnes du cloître, tapissent les ouvertures des arcade d'un luxuriant rideau de verdure, n'y laissant pénétrer que quelques rayons de soleil. Sur l'emplacement occupé actuellement par la vasque, il y avait autrefois un petit pavillon en bois, entouré de rosiers et de jasmins, où le bey allait s'asseoir et fumer pendant les soirées d'été. A ce moment de la journée, les femmes du harem parées de leurs plus beaux atours venaient, l'une après l'autre, passer devant leur maître. Elles devaient baisser les yeux et tenir les bras croisés sur la poitrine, dans l'attitude la plus modeste ....

Un jour, pendant un de ces défilés, l'une d'elles commit l'imprudence bien légère de cueillir une orange. El hadj Ahmed eut la barbarie de lui faire; clouer la main au pied de l'arbre.

Comme certains châteaux féodaux, le palais a des oubliettes. Leur entrée est dans le jardin que nous visitons. C'est un long souterrain bas et étroit, sur lequel on a construit une galerie. Ils servait particulièrement de prison aux femmes dont le bey était mécontent.

Voulant un jour divertir son harem et lui donner en même temps une haute idée de son adresse, le bey fit amener deux lions qui furent lâchés dans les jardins et les cours, après que toutes les portes en eurent été soigneusement fermées. Des femmes occupaient les galeries supérieures, hors de portée des bonds prodigieux qu'auraient pu faire les bêtes féroces. Le spectacle commença par un terrible combat entre les lions et les bouledogues du palais. Les plus acharnés des molosses furent écharpés en un clin d'oeil: puis le bey, qui se tenait dans la partie supérieure, se mit à tirer sur les lions et les tua l'un après l'autre à coups de fusil.

IX

La cour du génie. – Le bain. – Une volière. – Triste découverte. Le trésor du bey. – Ce que devinrent les femmes du harem.

On pénètre dans le pavillon dit de la direction du génie par la petite porte de communication qui se trouve entre le kiosque et le réduit du cafetier du bey.

La cour du génie est également entourée d'un péristyle de cinq arcades ogivales sur chaque côté. On reconnaît au premier coup d'oeil que cette partie du bâtiment était autrefois une maison isolée annexée au palais par la suppression de l'un de ses murs mitoyens, remplacé ensuite par une colonnade. La cour de cette maison fut transformée en un vaste bassin où les femmes du harem pouvaient prendre des bains froids. L'eau jaillissait de ce réservoir, s'élevait à une grande hauteur et retombait en cascades dans de vastes coupes superposées et d'inégales dimensions, sur le bord desquelles un artiste fort habile avait sculpté d'élégantes rosaces et de gracieux enroulements. Dans les eaux du réservoir vivaient en grand nombre de petits poissons rouges, dont les femmes prenaient soin.

Tout cela a été transformé depuis l'occupation française. On a comblé le bassin avec de la terre végétale, dans laquelle on a planté quelques acacias. De l'ancien jet d'eau, il ne reste que la conque inférieure.

Sur l'un des côtés de la cour, un escalier descend dans de vastes chambres voûtées qui s'étendent sous le palais, le long de la rue Caraman. Là se trouvait une étuve ou bain maure, exclusivement affecté à l'usage du bey et de son personnel féminin.

Chaque jour, un certain nombre de mulets, chargés de grandes outres en peau de boeuf, apportaient de la rivière qui coule au pied de la ville l'eau nécessaire au palais. Cette eau, versée dans une sorte de poterne, arrivait de l'extérieur à l'intérieur du palais par des conduits en poterie.

Au-dessus du bain maure étaient les chambres de repos des baigneuses.

L'une de ces chambres contenait une immense volière, dans laquelle on entretenait des rossignols, des chardonnerets, des canaris et autres oiseaux chanteurs.

Le premier étage de la cour du génie, autour duquel règne également une galerie à arcades, contient une série d'appartements ornés avec une certaine élé-

gance. C'était autrefois le logement particulier de Fathma, non pas la fille du bey, mais celle du cheik des Hanencha.

La partie de logement où se trouvent le salon et le cabinet de travail du directeur des fortifications est couverte de peintures à fresque, au milieu desquelles on lit encore quelques restes d'inscriptions arabes, dont voici la traduction :

« O toi qui entres dans cette habitation ! que Dieu te garde. » – « Louange à Dieu; qu'il répande ses faveur: sur celui qui a édifié cette habitation. » – « La patience est la clef du contentement. » – « Soyez le bienvenu ! »

Il y a quelques années, un domestique, en fouillant dans le fond d'un bûcher, en retira les restes d'un crâne humain. On fit aussitôt une perquisition plus minutieuse, qui amena la découverte, au milieu de débris de bois et de charbon, de plusieurs autres crânes. A qui avaient appartenu ces restes ? Quelques indigènes bien informés nous rappelèrent que, lors de la retraite de notre armée en 1836, El hadj Ahmet avait mis à prix la tête des Français, et qu'il récompensa tous ceux qui lui rapportèrent ces preuves barbares de notre insuccès.

En quittant la cour du génie, on entre dans celle où se trouvent actuellement les bureaux de l'état-major de la division et ceux de la direction provinciale des affaires arabes. Cette cour est entièrement pavée en marbre et ornée de fort jolies colonnes. Le ciel ouvert du milieu était autrefois garni d'un solide treillis en fer que nous avons supprimé, n'ayant pas les mêmes raisons que le bey pour nous tenir en cage.

On a longtemps prétendu que de ce côté du palais étaient enfouis les trésors accumulés par El hadj Ahmed bey.

Quelques individus dignes de foi assurent qu'en l836, peu de temps avant la première expédition contre Constantine, le bey fit évacuer par ses femmes les chambres qui se trouvent autour de la cour de l'état-major; en même temps, il y amena un maçon et son manœuvre, et les fit travailler pendant plusieurs jours, sans que personne communiquât avec eux et pût voir leur besogne. Enfin, un soir, il y eut grand émoi dans le logement où se tenaient les mameluks et les esclaves nègres. Le bey était venu lui-même leur ordonner de fouiller autour du palais pour chercher le manœuvre du maçon, qui, disait-il, venait de prendre la fuite. Malgré toutes les perquisitions possibles, tant dans les dépendances du palais que dans le reste de la ville, cet ouvrier ne put être découvert. Quant au maçon lui-même, les esclaves du bey le retrouvèrent dans la cour où il avait dû travailler, mais il était pourfendu par un épouvantable coup de sabre et noyé dans son sang. Depuis cette époque, le bruit se répandit en ville que le bey l'avait tué pour faire disparaître avec lui le secret du lieu où étaient murés ses trésors.

Quand El hadj Ahmed bey eut fait sa soumission, en 1848, on l'amena à Constantine, et il habita pendant quelques jours le palais où avait été jadis le siège de sa

puissance. On se souvint alors des bruits qui avaient circulé, et l'on dit à l'ex-bey qu'il était libre de faire enlever ce qui lui appartenait, si toutefois il était vrai qu'il eût caché de l'argent dans le palais. El hadj Ahmed sourit, dit-on, en entendant cette offre généreuse.

« Je n'ai rien caché ici, répondit-il. Plût à Dieu que j'eusse pris cette précaution, car mes faux amis ne m'auraient pas dévalisé, comme ils l'ont fait, de tout ce que j'avais emporté dans ma fuite. »

Cette réponse parait concluante; cependant je ne veux pas passer sous silence une circonstance curieuse, qui se rapporte encore à ce sujet et remonte à moins d'une vingtaine d'années.

Un Maltais écrivit un jour de Tunis qu'un indigène, jadis employé comme manœuvre dans l'ancien palais du bey, lui avait révélé l'existence du trésor caché par l'ex-bey, et qu'il demandait l'autorisation d'entreprendre des fouilles. Ce manœuvre était probablement celui qui était parvenu à s'échapper jadis. Aucune suite toutefois ne fut donnée à cette affaire, on s'en est toujours rapporté à l'affirmation du bey.

Dans une chambre du beylik, on trouva de grands flacons remplis de sulfate de quinine, hermétiquement fermés, et dont le bey faisait probablement fort peu de cas. On découvrit aussi des caisses qui avaient appartenu au payeur de l'armée, des débris de voitures que nous avions abandonnées, et nous fûmes fort surpris de retrouver les roues de ces voitures ajustées à des affûts de canon placés en batterie sur les remparts de la ville. Ces trouvailles éveillèrent en nous de pénibles souvenirs.

Une chambre du palais était remplie de toiles de coton imprimées, à l'usage des femmes du harem. Parmi ces étoffes, on découvrit un morceau de drap blanc, où était tracé en gros caractères le nom de M. Cunin Gridaine, fabricant à Sedan. Je proposai au général Valée d'utiliser une partie de ces percales, en les faisant confectionner en chemises pour nos malades, par les esclaves que le bey nous avait laissées. Ma proposition fut approuvée et mise immédiatement à exécution. Mais les femmes d'Ahmed, habituées à une vie de mollesse et de sommeil, savaient à peine coudre, et n'avaient ni dés ni aiguilles.

Je me fournis d'aiguilles et de dés auprès des soldats qui gardaient le palais; je donnai deux cantinières pour chefs ouvrières aux esclaves, et je parvins bientôt à envoyer plusieurs centaines de chemises à nos blessés, qui pour la plupart n'en avaient pas.

Dans les premiers jours les femmes d'Ahmed s'exécutaient de bonne grâce; mais ces dés avaient servi à des carabiniers : ces ouvrières improvisées, pour pouvoir coudre, furent obligées d'envelopper de linge leurs petits doigts. Ces occupations parurent d'abord les distraire ; elles se plaisaient surtout à faire remarquer leurs mains potelées et mignonnes, dont le travail n'avait pas altéré la forme et la blancheur. Bientôt pourtant la couture les ennuya, et elles se couchèrent, en alléguant pour prétexte qu'elles avaient mal à la tête, qu'elles étaient malades, et quand je leur répondais que

j'étais médecin, elles n'en continuaient pas moins à jouer la comédie et à me présenter le bras pour prouver qu'elles avaient la fièvre.

« Toubib merida, médecin, me disaient-elles d'un ton lamentable, je suis malade. »

Cette disposition maladive persista jusqu'à la vue du sabre dont les cantinières crurent devoir s'armer pour les effrayer.

Aïcha nous envoya plusieurs fois du café préparé à la manière des indigènes. Des ordres sévères furent donnés pour faire respecter les femmes du harem. La plupart se trouvaient naturellement défendues par une laideur repoussante; les négresses surtout étaient hideuses. L'une d'elles eût été digne par sa carrure monstrueuse de figurer dans un cabinet d'histoire naturelle: ses bras étaient de vrais poteaux et tout son corps était taillé bien plutôt sur le patron de l'hippopotame que sur celui de la race humaine.

« Tandis qu'on prenait dans le palais une foule de précautions pour empêcher qu'une communication pût s'établir du dehors avec les femmes renfermées dans le harem ;tandis qu'on remettait le soir toutes les clefs à la belle Aïcha, afin qu'elle pût fermer les portes du sérail sur elle-même, celle-ci profitait de la sécurité qu'elle nous devait, pour travailler sans relâche, aidée de ses compagnes, à faire une brèche dans un mur de clôture. On s'aperçut de la brèche; mais un grand nombre de femmes avaient déjà pris la fuite et s'étaient retirées chez les habitants de la ville.

« Le général Valée ne savait quel parti prendre à l'égard de ces femmes, qui toutes demandaient leur liberté. On ne pouvait les abandonner ainsi et sans asile. Le général eut l'idée de les remettre sous la sauvegarde du muphti, qui, après avoir refusé d'abord, finit par consentir à les recevoir. Deux d'entre elles qui étaient de Constantinople, où elles avaient leurs parents, s'adressèrent au prince, afin qu'il eût pitié d'elles et qu'il les fît conduire à Bône, où elles pourraient s'embarquer pour leur ancienne patrie. Ces deux femmes avaient tout au plus quinze à seize ans; elles étaient jolies et le son de leur voix était d'une douceur ineffable: on ne résista pas à leurs prières.

« Quant aux femmes qui se retirèrent chez le muphti, elles n'ont probablement pas dû s'applaudir beaucoup de la chute de leur ancien maître; car, dès leur arrivée, le muphti commença par les dépouiller de tous les bijoux qu'elles avaient emportés et qui appartenaient au bey. Je crois bien que, trafiquant de ces esclaves comme d'un vil troupeau, le prêtre musulman les aura vendues par la suite à quelque chef de tribu[1]. »

X

Horrible châtiment d'une mascarade. – Un peintre malgré lui. Fresques. – Vues de villes. – Plantation des jardins. – Férocité du bey. – Un espion – La Mahakma.

1. Docteur Baudens.

Autour de la cour dite de l'État-major sont plusieurs grandes chambres.

Le bureau des officiers attachés à la direction des affaires arabes, situé à proximité, était une habitation de femmes. Il a été le théâtre d'un fait qui montre encore à quelles extrémités se portait El hadj Ahmed quand il était aveuglé par ses instincts sanguinaire.

Plusieurs femmes réunies dans cette chambre étaient un soir à la recherche d'un sujet d'amusement qui égayât leur solitude. L'une d'elles, découvrant par hasard une pipe, s'affubla à la hâte d'un turban pyramidal, et alors commença une mascarade bouffonne et du reste fort inoffensive: on joua au bey. Celle qui remplissait le principal rôle, assise sur des piles de coussins et sa pipe à la bouche, imitait avec un sérieux des plus grotesques la voix et les gestes du maître; autour d'elle, attifées d'une manière non moins burlesque, siégeaient des conseillers, des kadis et des gens de loi. De temps en temps, un chaouch féminin amenait de prétendus criminels devant ce tribunal improvisé et, sur un signe du bey en jupons, on simulait des distributions de bastonnade.

Mais, au milieu de leurs jeux innocents, les pauvres femmes oublièrent la règle sévère du lieu où elles se trouvaient, et leur gaieté devint si bruyante qu'elle éveilla le cerbère rébarbatif. A ce bruit inusité, El hadj Ahmed s'avança à pas de loup vers l'appartement d'où partaient les éclats de rire : à travers les fenêtres, il vit ce qui se passait et comprit que l'on s'amusait à ses dépens. Tout autre eût ri de la plaisanterie; le barbare, au contraire, entra comme la foudre au milieu de ses esclaves, arracha de son trône la malheureuse qui présidait à la mascarade, lui fit d'abord coudre les lèvres pour avoir osé y porter le bout de sa pipe, puis ordonna de la conduire cette nuit même au delà du Koudiat Ati, où on l'enterra après l'avoir égorgée.

De la cour de l'État-major, on suit une galerie qui entoure le grand jardin. Le haut du mur latéral est couvert de peintures qui méritent quelque attention.

On raconte à ce sujet, disent les voyageurs, une anecdote qui prouve qu'avec de la volonté, de la patience - et la crainte des coups de fouet - il n'est rien qu'on ne soit capable de faire.

El hadj Ahmed bey, trouvant les murs de son palais d'une couleur trop monotone et voulant égayer ses yeux par des allégories ou des symboles qui rappelassent sa toute-puissance, fit venir l'intendant général de sa maison et de ses menus plaisirs et lui ordonna de faire peindre à fresque toutes les murailles intérieures de ses cours.

L'intendant reçut l'ordre sans murmurer, bien que l'exécution lui en parût peu praticable, attendu qu'il ne se trouvait pas à Constantine un seul artiste indigène capable de répondre au désir du bey. Mais une idée lumineuse jaillit de son cerveau au moment où le désespoir allait s'emparer de lui: il se rappela qu'un chien de chrétien gémissait depuis deux ans dans une des prisons de la ville. Il le fit venir, lui donna couleurs, brosses et pinceaux, et après lui avoir expliqué ce que désirait le bey, il ordonna au Raphaël improvisé de se mettre à l'oeuvre sans désemparer.

« Mais, Votre Seigneurie se trompe, lui dit avec effroi le malheureux prisonnier; je n'ai jamais peint, ni dessiné de ma vie; je suis cordonnier de mon état et je n'ai jamais manié d'autre instrument que l'alêne et le tranchet.»

« Tu vas te mettre à peindre, répondit l'intendant à toutes ces observations. Demain matin, je reviendrai voir ton ouvrage, et si je ne suis pas content, je te ferai administrer vingt-cinq coups de fouet. Si au contraire tu exécutes mes ordres, je te promets la liberté. »

Le pauvre cordonnier passa les deux premiers jours entre les larmes et les coups de fouet, sans toucher aux brosses et aux couleurs. Cependant, le troisième jour, la réflexion lui vint avec les coups de fouet. Il se mit à brosser sur les murs des images représentant des bateaux, des arbres, des canons, comme en ferait un enfant à l'école quand il dessine des bonshommes.

Il enlumina tout cela à sa manière et il attendit la visite de l'intendant dans une anxiété horrible, s'attendant à ce qu'il doublerait la dose des coups de fouet, pour le punir de s'être permis une aussi mauvaise plaisanterie. O miracle ! L'intendant parut émerveillé. Des encouragements furent donnés à l'artiste, qui bientôt eut terminé son œuvre et reçut pour prix sa liberté.

On ajoute que le bey disait à ses familiers :

« Ce chien de chrétien voulait me tromper; mais je savais bien, moi, que tous les Français étaient peintres ! »

Certes voilà une histoire de touriste qui mérite à plus d'un titre l'application du proverbe italien : Se non e vero, e ben trovato. Mais il sera curieux pour le lecteur de comparer ce récit où la fantaisie tient la plus large place avec les renseignements que m'ont fournis quelques-uns des artistes indigènes qui ont exécuté ces peintures.

Quand les travaux de construction furent assez avancés pour permettre de s'occuper de l'ornementation des murs, le bey fit réunir tous les peintres de la localité et leur en confia le soin. Plusieurs individus, dont quelques-uns vivent encore, se mirent à l'œuvre et peignirent à fresque ces rosaces aux couleurs éclatantes, ces pots à fleurs fantastiques et les autres bariolages étranges que nous voyons sur les murailles des galeries et des appartements du palais. Pour l'exactitude des faits, je dois ajouter qu'ils ne furent que les grossiers imitateurs de certaines peintures à fresque qui existaient déjà sur les murs d'une chambre de la maison du calife, où se trouve actuellement le trésorier payeur. Ces peintures, assez médiocres du reste, avaient été faites en 1793 par un des ouvriers mahonnais que Salah bey avait employés à la construction du pont d'El Kantara, qui s'est écroulé il y a quelques années. Ces premiers travaux d'embellissement étaient déjà en voie d'exécution quand arriva à Constantine un indigène originaire d'Alger, qui revenait d'Égypte, où il avait servi d'apprenti auprès d'un peintre décorateur en renom. Le nouveau venu, nommé El hadj Yousef, offrit ses services au bey et lui proposa de reproduire sur les murs de son palais la vue des villes qu'il avait visitées pendant son pèlerinage, depuis Alger jusqu'à la Mecque.

Le bey, enchanté de cette proposition, donna carrière an talent du peintre; et l'on peut constater, en effet, que l'imagination la plus libre dirigea ses oeuvres. Ce serait donc à cet indigène et non au cordonnier européen inventé palles touristes que l'on devrait ces images burlesques de villes et de forteresses armées de plusieurs étages de canons impossibles; ces citadelles pavoisées de drapeaux plus grands que la citadelle elle-même; ces vaisseaux, ces tartanes, ces bombardes de toute forme, dont les moindres détails de cordages, d'ancres et de voiles sont rendus avec une scrupuleuse exactitude; enfin ces oiseaux fantastiques et ces arbres indescriptibles couverts de fruits jaune serin ou rouge écarlate. En 1860, toutes ces peintures étaient déjà considérablement abîmées par suite de l'humidité. Il eût été imprudent de confier leur restauration à des ouvriers européens, qui inévitablement eussent voulu les perfectionner et, par cela même, leur ôter le cachet essentiellement original qui les distingue. On eut donc le bon esprit de confier cette besogne à deux indigènes que la notoriété publique nous signalait comme ayant contribué aux premiers embellissements du palais.

Rien de plus primitif que leurs travaux, ainsi que les ustensiles qu'ils employaient pour les exécuter. Quelques barbes de plume liées au bout d'un roseau leur servaient de pinceau et une demi-douzaine de tasses à café posées sur un réchaud contenaient sans cesse à l'état liquide les couleurs à la colle dont ils avaient besoin. J'ai suivi attentivement les travaux de ces artistes, perchés sur l'échafaudage avec le sérieux imperturbable du maâlem indigène, qui, ayant conscience de sa valeur, est le premier admirateur de ses oeuvres. Bien souvent je les ai surpris se servant de leurs doigts en guise de pinceau pour arrêter une ligne, ou bien à l'aide d'une éponge trempée simplement dans la tasse à couleur, tamponnant le feuillage trop fané des arbres pour lui redonner du ton.

Quand on pénètre dans l'intérieur du palais, ces peintures se présentent dans l'ordre suivant

Le premier tableau a pour sujet la ville d'Alger, bâtie en amphithéâtre et dominée par la Kasba. Les murs d'enceinte sont garnis de clochetons entre lesquels apparaissent des canons verts à volée rouge, entourés de nuages de fumée. Le phare, bordj el Senar, est armé de cinq étages de canons; partout sont des drapeaux rouges gigantesques.

Dans le port on voit des vaisseaux à la voile, puis des chaloupes portant d'énormes et grotesques canons montés sur roues. On voit aussi, se croisant dans l'espace, des boulets que l'on prendrait volontiers pour autant de pains à cacheter collés sur le mur. Devant le port, arrivent d'autres vaisseaux à pavillon et à flamme blanche, ce qui me fait supposer que le tableau représente l'attaque d'Alger par notre escadre en 1830.

Vient ensuite une vue de Constantine dont un des côtés est orné d'une série d'arceaux représentant l'ancien pont d'El Kantara, sous lequel coule le Roumel.

Tunis, la Goulette et Tripoli sont entourés de Jardins et de vergers. Alexandrie et le Caire sont défendus par de nombreuses batteries entremêlées de coupoles, de minarets et de tombeaux de marabouts. Candie, Rhodes, sont peuplés de vaisseaux et de moulins à vent tracés au compas. Djedda, bâtie sur le bord de la mer, a une grande porte sur laquelle sont les mots Porte de la Mecque, par où passent les pèlerins musulmans se rendant, dans les lieux saints. Les eaux du bahar Suez sont tellement transparentes, que les câbles et les ancres des vaisseaux se voient à travers.

Les murs de la cour de l'État-major contiennent les images de tous les monuments vénérés de la Mecque et de Médine, toujours avec leur nom à côté. Le temple de la Mecque est représenté par un vaste bâtiment quadrangulaire recouvert d'une infinité de coupoles. Au milieu est une sorte de fer à cheval contenant la pierre noire sur laquelle est écrit : *Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, Mohammed est son prophète*. A droite est un minaret avec ces mots: *Minaret de Satan, qu'il soit maudit et lapidé* !

Le jardin qui sépare le kiosque de la cour de l'État-major est le plus vaste du palais. La colonnade qui l'entoure n'a pas moins de vingt mètres de large sur vingt-cinq de long, et présente dix arcades sur sa face la plus étendue. L'ouverture des arcades est en moyenne de deux mètres d'un pilier à l'autre.

Il faut descendre cinq marches pour entrer dans ce jardin. On y remarque un bassin carré en marbre avec jet d'eau, dont les parois sont richement couvertes de sculptures.

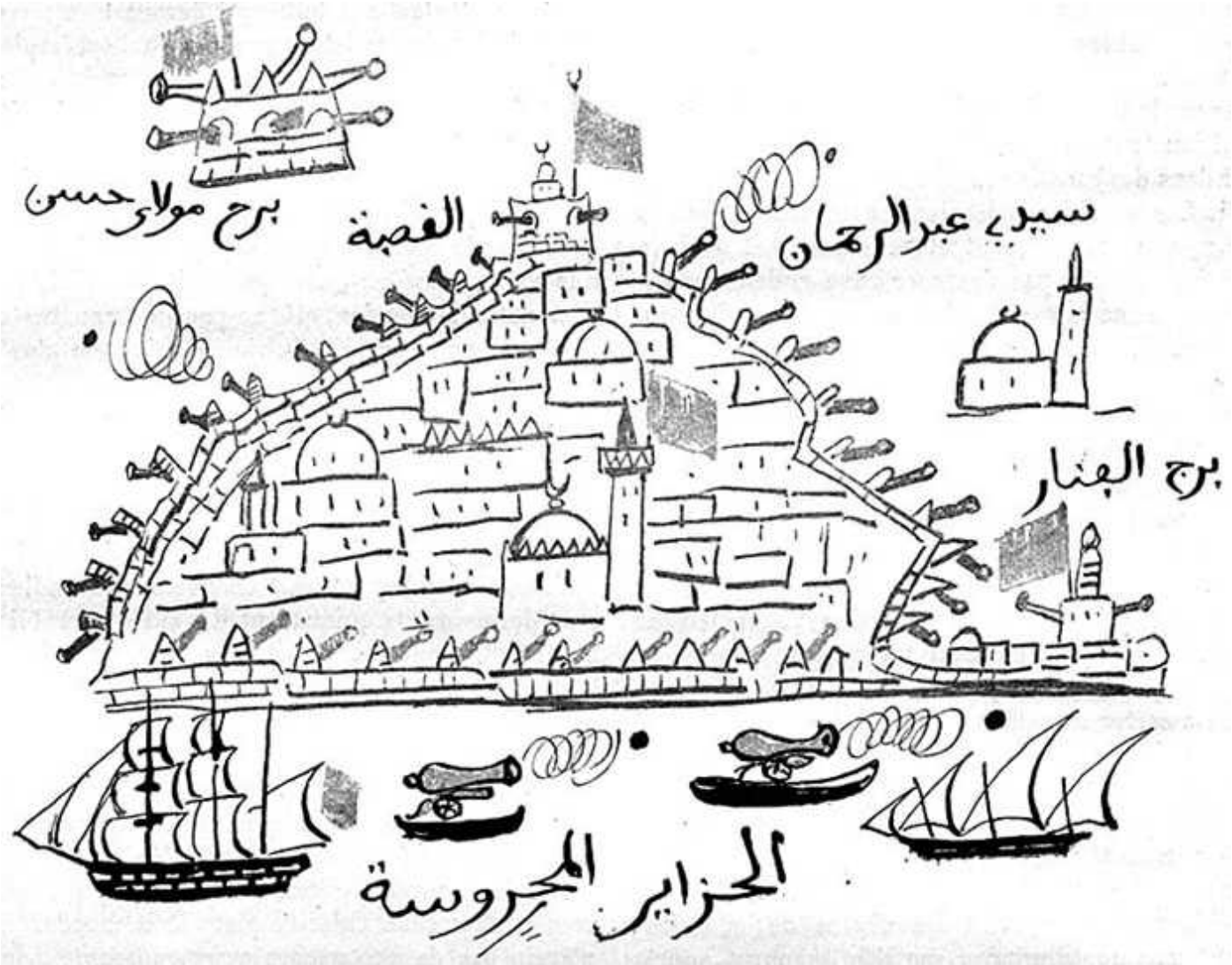
Lorsque le bey voulut créer ces parterres, il mit en réquisition tous les juifs de la ville, et les força à apporter dans des coussins la terre végétale dont il avait besoin. Les travailleurs devaient entrer dans le palais pieds uns, successivement et en silence, et avoir la précaution, pour ne pas s'exposer à une grêle de coups de trique, de ne laisser tomber aucun atome de terre sur les marches des galeries.

On planta ensuite de nombreux arbres fruitiers, des figuiers, des vignes et même des oliviers. Pendant longtemps ce parterre, où ne se voient aujourd'hui que des fleurs et des arbustes d'agrément, offrit l'aspect d'un verger touffu, où vivaient en liberté des gazelles, des paons et des pintades, ce qui devait égayer cet intérieur.

Le grand bâtiment à un étage qui sert actuellement de façade au palais, contient un certain nombre de chambres qui servaient jadis à l'habitation des femmes ou à serrer des effets. Dans le logement qui est aujourd'hui celui du commandant de place, se trouvaient deux jeunes filles d'une grande beauté, enlevées, l'une chez les Hanencha, l'autre à Oukès, près de Tebessa. S'étant parées un jour de leurs plus riches costumes, elles attendaient ensemble l'heure du défilé officiel devant le bey. Un des nègres de la *driba*, voulant sans doute prouver son zèle, accourut auprès de son maître, et le prévint qu'il avait vu les deux jeunes femmes regarder par une fenêtre et faire des signes à quelqu'un de la ville. El hadj Ahmed monta dans la chambre des deux esclaves et commença par les rouer de coups. Les pauvrettes protestaient de leur innocence; mais, de plus en plus animé par la colère, El hadj Ahmed les mutila

Femme du harem du bey. - Dessin de J. Lavée.

Vue d’Alger. (fac-similé d’une peinture du palais de constantine).



avec un raffinement de barbarie qu'il nous répugnerait de raconter; puis les deux malheureuses, presque mourantes, furent conduites à la Kasba et précipitées dans les citernes romaines, où gisaient déjà tant d'autres victimes.

Quelques mois avant notre seconde expédition contre Constantine, un Maure d'Alger, nommé Mustapha, fut envoyé dans cette ville pour examiner les moyens de défense préparés en prévision d'une nouvelle attaque. En même temps que lui arrivait aussi un autre agent secret, porteur d'une lettre d'avis écrite par un grand personnage indigène d'Alger, qui entretenait avec le bey une correspondance d'espionnage très suivie.

El hadj Ahmed, prévenu de la mission du Maure Mustapha, se le fit amener immédiatement, et le reçut dans la chambre où est actuellement le bureau de l'état-major de la place. Il commença par lui faire raconter ce qui se passait à Alger, si de nouvelles troupes étaient envoyées de France, et enfin si nous avions réellement l'intention de faire une nouvelle tentative sur Constantine.

Quand il eut appris tout ce qu'il voulait savoir, il montra à Mustapha la lettre qui dévoilait sa mission. Celui-ci, éperdu, se jeta aux pieds du bey, implorant sa clémence. Un ricanement étrange accueillit ses lamentations. El hadj Ahmed le repoussant, impitoyablement, lui ouvrit le ventre d'un coup de yatagan.

Nous écartons les souvenirs de beaucoup d'autres actes atroces qui témoignent de ce qu'il y avait d'infâme dans le régime auquel la population de Constantine était soumise. Quel que soit son éloignement pour notre civilisation, elle ne peut méconnaître combien sous notre autorité la vie humaine est plus sûre et plus douce[1].

Au fond d'un couloir, à côté du bureau de la place, est une vaste chambre, ornée comme toutes celles du palais, et qui nous a longtemps servi de salle d'audience du conseil de guerre. C'était jadis la Mahakma, où se réglaient les affaires à la fois administratives et judiciaires. Le bey donnait chaque matin audience à ceux de ses sujets qui avaient des plaintes à lui soumettre, et de plus, il tenait tous les vendredis, après la prière de midi, un lit de justice solennel, où il recevait publiquement les réclamations des habitants de la ville et de la campagne. Les plaignants se prosternaient au pied du trône (koursi) et criaient: Nous demandons la justice de Dieu contre notre caïd, notre cheik, ou tel autre qui nous a lésés.

Le plus souvent, c'étaient des Arabes qui venaient accuser leur chef. Celui-ci alors était mandé, et s'il n'avait pas de protecteurs assez puissants pour lui assurer l'impunité, Ahmed bey prononçait la destitution. Dans le cas contraire, les plaignants étaient emprisonnés, et quelquefois même le prince en profitait pour frapper toute la tribu d'une amende au profit du beylik.

---

1. Ce que El hadj Ahmed avait fait couper de têtes, en dehors du palais, sous prétexte de bien gouverner, est à peine calculable. On pourrait s'en faire quelque idée en lisant sa biographie dans l'Histoire de Constantine sous les Beys, par C. Vayseettes (1869).

Lorsque des condamnations à mort étaient prononcées, on conduisait les victimes hors du palais, par une porte voisine de l'appartement des femmes, et on les entraînait à la driba, maison de supplice, où elles étaient, suivant leur rang, étranglées ou décapitées. On jetait leur corps ensuite dans un puits profond qui existait au centre de ce lieu lugubre. Rien n'était plus fréquent que ces tueries, ordonnées souvent sous le plus léger grief, et Aïcha, de qui nous tenons cette particularité, nous a affirmé qu'il était peu de jours où, des fenêtres grillées du harem, elle ne vît franchir à quelque malheureux le seuil de la terrible porte qui conduisait à la driba.

Il est un reproche que l'on ne saurait épargner aux architectes du palais. Ils ne lui ont pas donné assez de solidité.

A la suite des tremblements de terre de 1856, qui causèrent tant de désastres sur le littoral de la province, surtout à Djidjelli, on ne fut pas surpris de voir qu'il s'était produit dans le palais de nombreuses lézardes; quelques colonnes avaient perdu leur aplomb, et les ogives qui ornent l'ancien kiosque du bey avaient menacé de s'affaisser; mais lorsque l'on voulut étayer ce pavillon, à l'aide d'un fort éperon en maçonnerie et de barres de fer solidement scellées, pour empêcher l'écartement des murs latéraux, on s'aperçut qu'il n'existait pas de fondations, et que le kiosque reposait sur des substructions mouvantes.

Cet. édifice mériterait, ce nous semble, d'être classé au nombre des monuments historiques. On ne se bornerait pas alors à réparer périodiquement. les dégradations : on pourrait entreprendre des travaux qui lui assureraient plus de solidité.

Charles FÉRAUD.

Il se peut que le lecteur désire savoir comment s'est terminée la vie de El hadj Ahmed. Après la prise de Constantine (13 octobre 1837), il se dirigea vers Biskra, s'empara de la ville, mais en fut bientôt chassé par un khalifa d'Abd-el-Kader. Pendant les six année suivantes, il erra de côté et d'autre, soulevant les populations arabes contre la domination française. Vaincu dans toutes les rencontres, il fit enfin sa soumission au mois de juin 1848. On le conduisit à Alger, où le gouvernement lui donna une pension de douze mille francs. Il y vécut dans la retraite, et mourut paisiblement, le 30 août 1850, à l'âge d'environ soixante-trois ans. Il est enseveli dans la mosquée de Sidi Abd-er-Rahman, au dessus du jardin de Marengo.